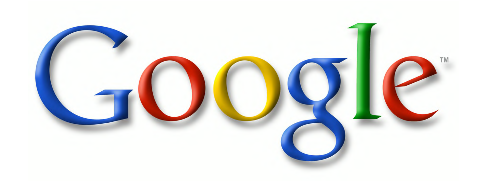
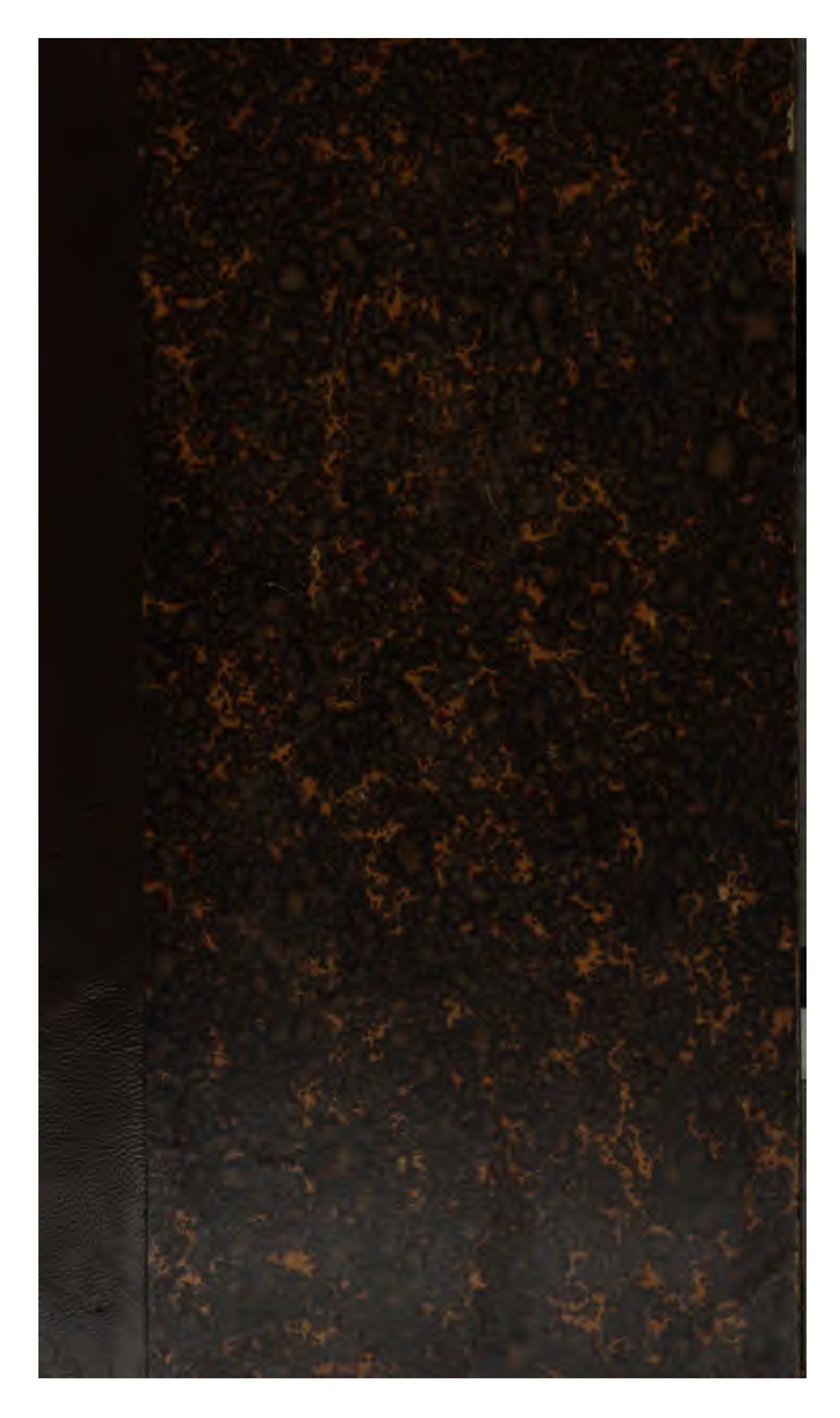
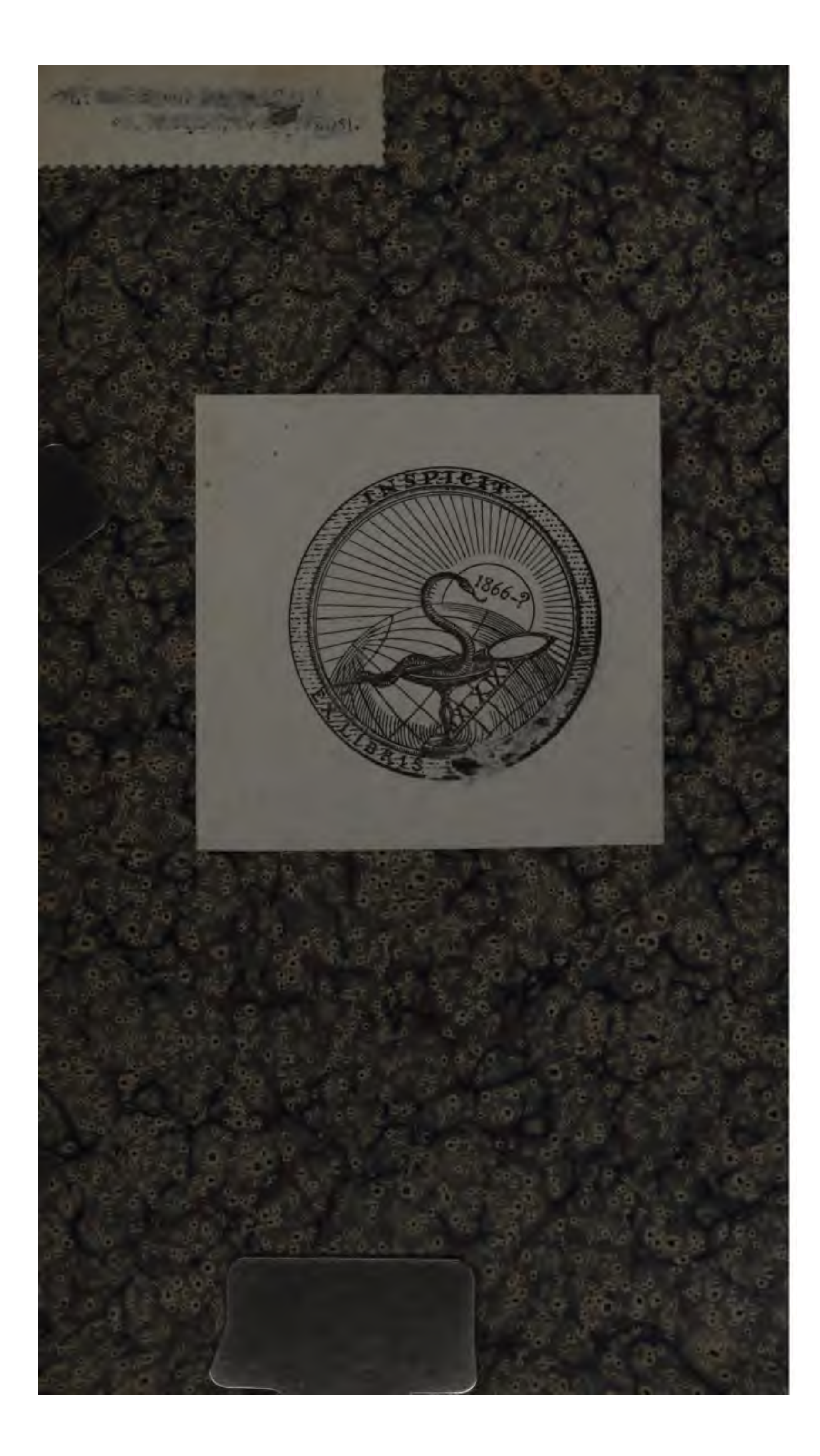
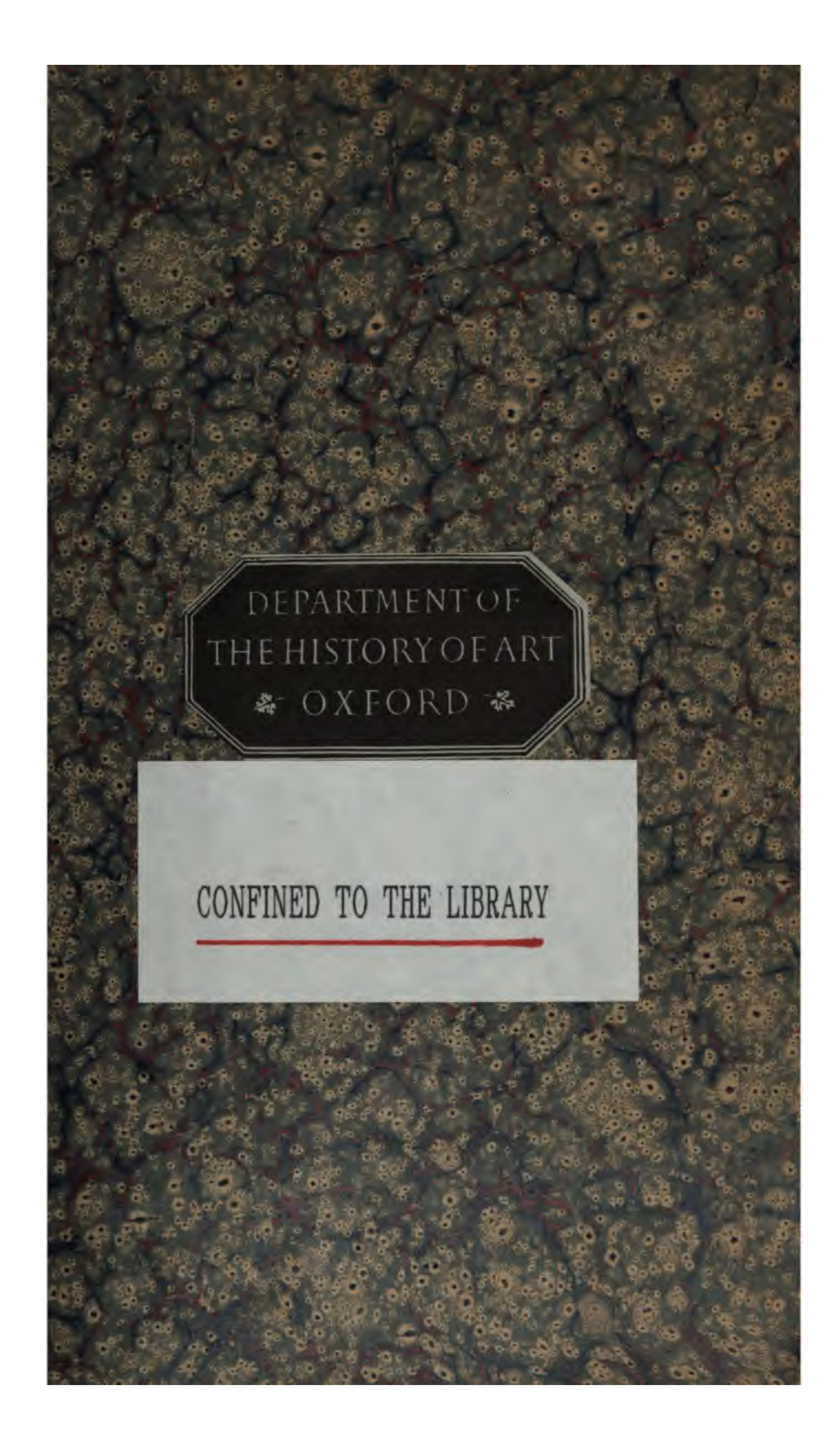





INSPICIT
1866-?
EX LIBRIS


DEPARTMENT OF
THE HISTORY OF ART
OXFORD
CONFINED TO THE LIBRARY

très rare

Gerard.

LE PEUPLE AU SACRE.

Critiques, Observations, Causeries

FAITES DEVANT

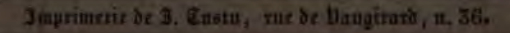
LE TABLEAU DE M. LE BARON GÉRARD,

PREMIER PEINTRE DU ROI.

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR A. JAL.

PARIS,
A.-J. DÉNAIN, ÉDITEUR,
Acquéreur du Fonds de Détail de A. Dupont et Cie,
RUE VIVIENNE, N. 16.
1829



Imprimerie de J. Tastu, rue de Vaugirard, n. 36.

LE PEUPLE
AU SACRE.

❋

Les applaudissemens publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie sont presque toujours à l'instant démentis par les jugemens et les discours secrets.

MASSILLON. *Sermon pour le dimanche de la Passion.*

Et pourquoi non, si cela est vrai?

FIGARO.

❋

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

LE PEUPLE

AU SACRE.

Critiques, Observations, Causeries,

FAITES DEVANT

LE TABLEAU DE M. LE BARON GÉRARD,

PREMIER PEINTRE DU ROI,

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

PAR A. JAL.

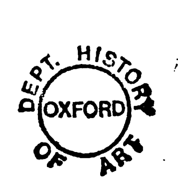
PARIS

A.-J. DÉNAIN, ÉDITEUR,

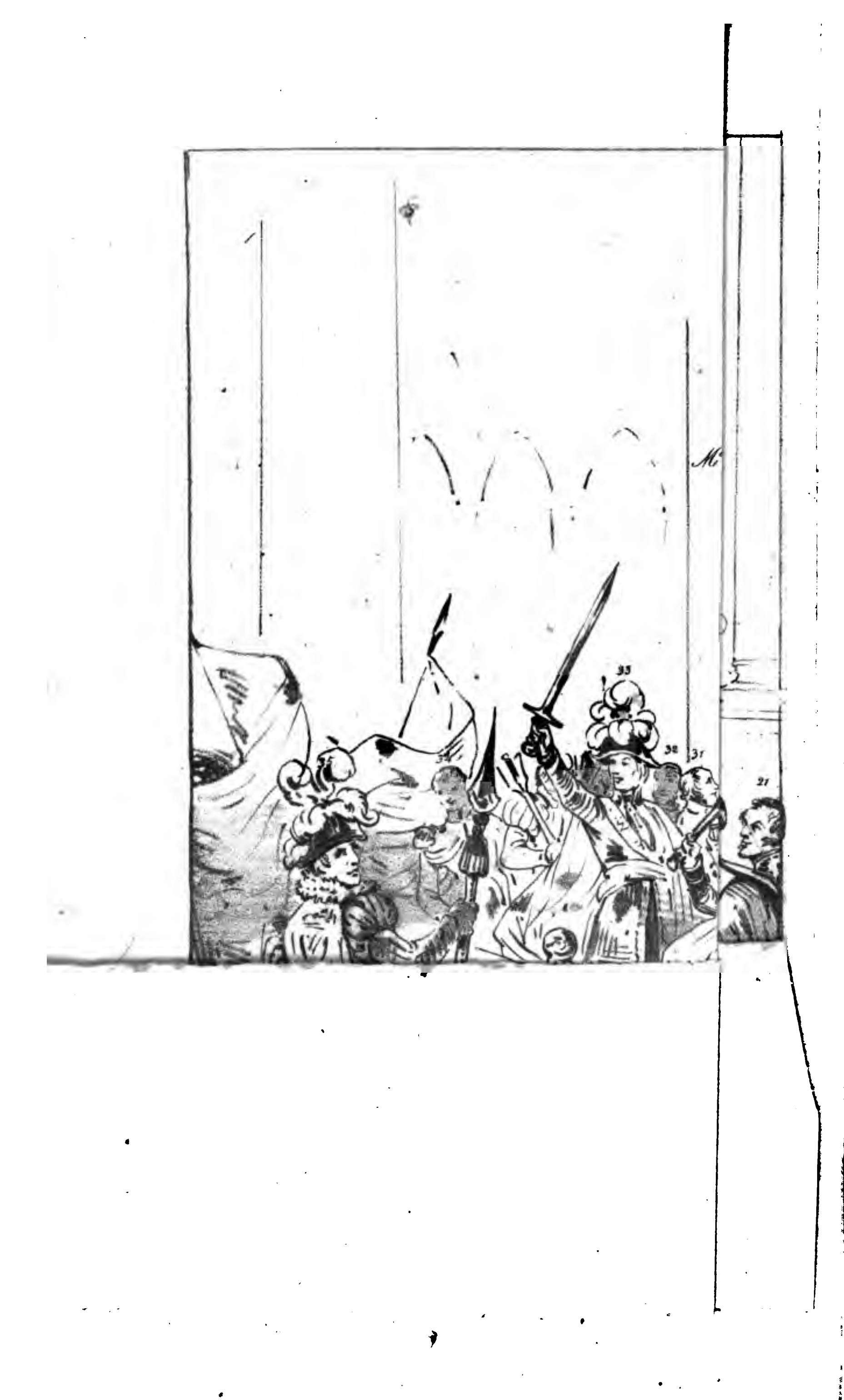
Acquéreur du Fonds de Détail de A. Dupont et Cie,

RUE VIVIENNE, N° 16.

1829


DEPT. HISTORY
OXFORD
OF ART


DEPT. HISTORY OF ART
OXFORD



LE PEUPLE
AU SACRE.

Chronique et Glose.

Dans la coupe d'Hébé ne versons point de fiel.
A. DE LAMARTINE.

C'ÉTAIT le 14 janvier 1825. S. M. Charles X achevait une dernière promenade dans les salles du Louvre, où étaient encore exposés tous les ouvrages qu'on avait vus, admirés, critiqués pendant cinq mois, et sur lesquels le ministère venait de prononcer un jugement définitif qu'on allait signifier aux artistes. Des croix d'honneur et des médailles étaient réunies dans un corbillon, sur le

tapis vert d'un bureau, auprès duquel le Roi devait se placer pour distribuer les récompenses, convenues entre les commis et les protecteurs des beaux-arts. Le prince bienveillant n'avait plus qu'une station à faire; c'était devant le portrait d'une jeune et belle personne : portrait charmant qu'on pouvait aisément comparer à l'original, le hasard les ayant rapprochés au moment où le Roi allait examiner l'ouvrage du peintre.

Cette station se fit, et Charles X, dont la bonté avait déjà retourné en cent façons, pendant une heure, un compliment que son indulgence opposa plus d'une fois sans doute aux révoltes de son goût, adressa à l'artiste et à son modèle les paroles les plus flatteuses et les mieux senties. On vit alors une mère, enivrée de l'encens qui avait caressé sa fille, pleurer de joie et de bonheur; quelques cœurs secs trouvèrent cet attendrissement extraordinaire : était-il pourtant rien de plus naturel? Qui a pensé à rire de madame de Sévigné s'épanouissant au souvenir d'un menuet dansé avec le Roi? Si Louis XIV eût fait à madame de Grignan la même faveur qu'à sa mère, nous en aurions eu deux tomes de folle gaieté, et d'aimables bouffées d'orgueil. Qui s'en serait moqué?

Peu de gens ont assez de force pour résister à un éloge direct fait avec gracieuseté par un roi; on va au-devant de cet honneur beaucoup plus qu'on ne s'y dérobe. M. Gérard s'y déroba, le jour où tant d'autres le recherchaient, et ce n'est pas un trait digne de peu de louanges. Il avait paru dans le Grand-Salon, non pas comme la plupart de ses confrères de l'Institut, en habit brodé de lauriers verts et la poitrine couverte de décorations; mais en frac noir, et portant sous le bras le tricorne court, large et bas, qui accompagne si bien sa tête à la Bonaparte. M. Gérard s'éclipsa quand le Roi arriva. On le chercha partout, mais en vain; il avait fui, pour ne pas faire le premier peintre devant ses camarades, et pour ne pas mettre sa modestie aux prises avec la séduction des paroles royales. Le Roi ne se fâcha pas; il sentit ce qu'il y avait de délicat dans cette appréhension pudique, et il se contenta de dire: « Je regrette que M. Gérard ne soit pas ici pour entendre que je le charge de peindre mon sacre. »

C'est ainsi que *le tableau du Sacre* fut commandé à M. le baron Gérard. La commission était honorable, mais un peu gênante. Un sujet politique n'est pour personne agréable à traiter, il l'est pour M. Gérard moins que pour beaucoup

d'autres. Ce n'est pas qu'il n'ait quelquefois très-bien réussi dans ce genre : *le* 10 *août* et *la Bataille d'Austerlitz* lui inspirèrent des ouvrages fort remarquables ; mais, malgré ces succès, on peut dire que la nature de son esprit s'accommode peu des données de la circonstance.

L'allusion lui convient mieux; aussi, veut-il célébrer l'entrée de Louis XVIII à Paris, il pense à Henri IV, représente le Béarnais devant qui le ligueur fuit irrité, et compose sur ce triomphe un tableau qui lui vaut les félicitations de tous les partis ; je ne parle pas des faveurs de la cour, car, vous le savez tout aussi bien que moi, c'est assurément ce qu'il recherchait le moins.

Au désavantage de rendre une scène politique, qu'il faut composer avec d'incroyables précautions pour ne blesser ni l'opinion, ni les courtisans, ni le clergé, ni rien de ce qui tient à quelque chose, ou de ce qui, ne tenant à rien, a un parler franc et libre, se joint l'ennui d'être obligé de faire de la peinture d'apparat. Le tableau officiel que M. Gérard avait à exécuter était de ceux que les artistes, doués de verve et d'imagination, commencent et finissent avec peine; de ceux qu'ils voudraient ne pas peindre, mais qu'ils sont forcés de traiter de leur mieux. Ce ne fut pas

sans répugnance que David se vit chargé de représenter le sacre de Napoléon. Rubens se dédommageait au moins par l'allégorie des dégoûts que lui causaient les situations d'étiquette; mais en 1825 pas plus qu'en 1804, l'allégorie n'était de mise dans un tableau d'histoire contemporaine. Aussi quelle tête pourrait réchauffer les programmes du grand-maître des cérémonies? Le génie de David y a échoué; son image du couronnement est froide, et le maître ne se reconnaît qu'à l'exécution de certaines figures placées près de l'autel; le talent de M. Gérard a-t-il été mieux chanceux? Tout le monde l'assure; je vous dirai franchement ce que j'en pense.

On a raconté une anecdote curieuse, et qui doit être vraie, car vingt personnes me l'ont répétée; il faut que je vous la redise à mon tour.

M. le baron Gérard avait préparé deux compositions pour son tableau. L'une rendait le moment de la cérémonie où le Roi, couché par terre, est sous la main qui consacre; dans l'autre, le souverain était représenté sur son trône, entouré de sa famille et des grands officiers du royaume. Il ne semblait pas qu'il y eût de doute, quant au choix à faire entre ces deux sujets; M. Gérard n'avait pas hésité, mais il voulait que son option

fût consacrée par la volonté du prince; il demanda audience pour présenter ses esquisses.

Charles X, sincèrement pieux, choisit en roi très-chrétien, et, montrant la composition où le roi figure profondément prosterné sur des carreaux, et attendant les onctions saintes, il dit : « Celle-ci, monsieur Gérard. »

Alors le peintre : « Sire, permettez que je vous prie humblement de jeter sur l'autre sujet un regard de préférence. Notre art a des infirmités ; il faut que Votre Majesté daigne en avoir pitié. Toutes les lignes de composition ne sont pas également pittoresques, et celle que présente horizontalement cette longue figure habillée de blanc est peu favorable à l'effet que je voudrais rendre.

— Je comprends très-bien ; c'est une difficulté, mais vous êtes un habile homme, monsieur Gérard, et vous en triompherez.

— Souffrez, Sire, que j'insiste.

— Eh bien ! monsieur Gérard, tous les deux. Commencez par celui que vous préférez comme artiste. »

M. le baron Gérard remercia le Roi de cette grâce, et d'une autre aussi qu'il obtint, dit-on, tout de suite après ; faveur d'autant plus insigne, que le premier peintre était en concurrence

avec le premier ministre, et qu'il eut la gloire de l'emporter dans une de ces luttes où M. de Villèle avait rarement le malheur de succomber. Mais cette histoire, je ne vous la dois pas; M. de Villèle l'a sur le cœur, et M. Gérard ne lui a pas même offert une fiche de consolation, en le mettant dans le tableau du Sacre! on n'est pas plus cruel. Il est vrai que, par ce sentiment des convenances que personne n'a plus intimement que M. Gérard, l'illustre peintre n'a point poussé la mystification jusqu'au bout, et qu'il n'a pas plus donné de place dans sa galerie au protégé qu'il avait servi en frère, qu'au ministre des finances qu'il avait traité en ambassadeur maladroit.

Vous allez me demander pourquoi M. Gérard avait fait deux esquisses, puisqu'il était dans la ferme intention de n'exécuter en grand que le sujet pour lequel il se sentait un peu plus de vocation que pour l'autre; je ne suis pas en état de répondre à cette question; mais je puis démentir peut-être une supposition que j'ai entendu faire à ce sujet.

On a dit (ce sont des méchans qui ont dit cela, ce sont des ennemis de M. Gérard; car M. Gérard a quelques ennemis, comme en ont tous les hommes supérieurs qui réussissent), on a dit que l'artiste n'avait pas présenté sans intention ses

deux esquisses ; qu'étant sûr à l'avance, et du choix que ferait Sa Majesté, et du triomphe qu'il obtiendrait ensuite sur ce choix, parce que le Roi est d'une trop grande politesse pour opposer sa volonté absolue à de bonnes raisons, ou seulement au goût d'un peintre habile, il avait voulu se donner un mérite d'opposition. On a dit là quelque chose qui m'a tout l'air d'une calomnie. Ce n'est point M. le baron Gérard qui aurait recours à ces moyens éloignés de succès! il n'a pas besoin de faire de l'opposition pour obtenir les suffrages des citoyens qui n'ont point les opinions de la cour. Je suis bien aise de défendre M. Gérard contre une interprétation fâcheuse du fait le plus innocent du monde.

Voilà pourtant comme sont les gens ! ils savent que M. Gérard a infiniment d'esprit et de finesse, et ils ne peuvent pas lui laisser faire une démarche, si simple qu'elle soit, sans la retourner, la commenter et lui donner une couleur diplomatique. Ils vont jusqu'à faire un envieux, un finassier et un rusé traqueur de naïfs, du cœur le plus franc et le moins jaloux : c'est le bien mal connaître !

M. Gérard a fait ses deux esquisses comme vous faites deux projets d'architecture, deux

plans de pièces de théâtre et deux discours de tribune ; pour vous rendre compte de votre effet, et chercher la meilleure entre les idées qui s'offrent à vous. Il a présenté ses deux compositions au Roi, comme il vous les aurait montrées, pour avoir votre avis ; il a combattu l'opinion de Charles X, parce qu'il ne tombait pas d'accord avec lui sur le pittoresque et le sentiment de la chose ; il savait qu'un roi a droit de vouloir, et il s'apprêtait à obéir, parce qu'il a le titre de premier peintre ; mais il faisait ses réserves avec Sa Majesté comme il les aurait faites avec vous ; il a obtenu de commencer par le tableau que vous voyez, parce que le Roi est plein de bienveillance, et sauf à ne pas faire l'autre, peut-être, parce qu'il a la vue fatiguée et la main moins sûre qu'autrefois : tout cela s'explique à merveille. Pourquoi irait-on chercher d'autres versions, quand il y en a une si naturelle ?

Je n'aime pas qu'on soit toujours à épier un homme pour le raconter de travers et le gâter à plaisir ! Grâce au ciel, je n'ai point cette manie ; je sais toujours prendre le bon côté d'une tradition, et je ne conçois pas la joie barbare qu'on peut avoir à percer à jour un caractère.

La Goutte.

S'étend à son plaisir sur l'orteil du pauvre homme.
LA FONTAINE.

Il fallait faire le tableau. On se mit à l'œuvre, content ou non du présent, mais sûr au moins d'un avenir de gloire et d'honneurs. Cependant une idée importune venait quelquefois troubler l'esprit du peintre : « La critique ne s'attachera-t-elle pas à mes flancs, exigeante, railleuse, cruelle, ne tenant compte de rien, cherchant à me compromettre avec les factions et les puissances? Fatal métier! » Et le découragement suivait ce petit monologue chagrin. « Mais la critique, il est si facile de la désarmer? Est loué qui veut dans ce siècle des transactions de conscience. Avec des amis intimes on se fait des amis plus loin. L'esprit est fascinateur de sa nature ; c'est le gâteau à jeter aux gardiens du temple du goût... il faut donc plaire et

se mettre en frais de coquetterie ! » Et le courage revenait un peu.

Rien n'est plus légitime que la séduction, quand elle n'a pas d'autres moyens que l'esprit ; les anciens en faisaient grand cas, et chez nous elle est assez en honneur. C'est son empire qu'essaie, à la tribune, le ministre qui ne veut pas descendre jusqu'à corrompre ses adversaires avec l'argent du trésor national ; pourquoi un peintre, un homme de lettres ne l'emploierait-il pas pour désarmer la critique ? Je trouve tout simple qu'il en soit ainsi, mais je veux que le séducteur trouve tout simple aussi qu'on se tienne en garde contre la séduction. Il y a quelque chose qui vaut mieux que les agaceries d'un esprit fin, les politesses, les visites et tout ce que l'usage autorise d'un plaideur à son juge, d'un auteur à celui qui doit s'expliquer sur le mérite de sa production ; c'est un bon ouvrage. M. Gérard a toujours pensé ainsi.

Un peintre, qui avait autant d'envie que de talent, me disait un jour : « Voyez, je me tue ;
» chaque mois ôte un an à ma vie présumée ; je
» m'applique à bien faire ; je fais bien peut-être,
» et, le jour du salon, on m'accablera. Je suis
» sot aussi de ne pas faire comme cette arai-
» gnée de ma connaissance qui, pendant que je

» peins, tend ses toiles pour attraper les mou-
» ches! Leur bourdonnement ne l'ennuiera pas,
» il n'aura rien à redouter de leurs piqûres. C'est
» un rival dangereux pour nous tous ; il a de la
» glu dans la parole. » Je l'ai dit, c'était un jaloux qui tenait ce langage. Et lui-même faisait des brigues ! il avait stylé des critiques qui écrivaient sous sa dictée, pour écraser ses rivaux! Un homme de génie peut-il s'abaisser à ce point?

Mais laissons ces honteuses pauvretés du cœur humain ; M. Gérard ne doit pas être défendu d'avoir tendu ses toiles ; qui croirait à la vérite des imputations de son ancien camarade?

Voilà notre artiste au travail, voilà tout l'atelier en haleine. Les brosses vont faire leur jeu ; on les prépare, on charge vingt palettes de couleurs éclatantes, on se distribue la besogne : « A vous les bas de soie , à vous les broderies, à moi les plumes et les dentelles. » Mais à M. Gérard la composition, l'arrangement, le dessin, le ton général, les têtes, les mains, le tout enfin. Quelle occupation !

Tout marche pourtant, l'immense toile se couvre ; on a ébauché, mais il faut s'arrêter ! la goutte qui n'épargne personne, rois ni premiers peintres, vient visiter M. Gérard, et choisit pour sa

résidence le pouce de la main droite, celui qui tient le crayon, celui sans lequel rien ne se peut faire! Force est bien de suspendre. On tracasse la maudite hôtesse, mais elle tient bon; la main est enveloppée d'un voile de deuil, qu'on lèvera quand on pourra. Que faire pendant cet interrègne du pinceau? « Pourvu que le tableau ne se ressente pas de cette attaque! si telle tête manque de solidité, si celle-ci n'est pas d'une bonne couleur, si cette figure est faiblement indiquée, on ne dira point : C'est qu'il avait la goutte; on parlera charitablement de déchéance dans le talent; on dira que le sujet n'était pas inspirateur; des souvenirs de l'archevêque de Grenade se mêleront aux plaisanteries soufflées par les envieux... C'est un martyre! encore si l'on s'en tenait là! mais non, on répandra partout que c'est une goutte simulée, et que M. Gérard ne veut pas faire le tableau du Sacre! »

M. Gérard était réellement malade; son pouce était faible et endolori; il ne pouvait tenir les grosses brosses, et, pour patienter, il touchait d'un pinceau délicat les mains et les yeux amoureusement dévots de *Thérèse* la Sainte. Hélas! ce fut encore matière à médisance! A la fin, la goutte partit, et le Sacre s'acheva. Le Louvre reçut cet

ouvrage, connu déjà par quelques amis de l'auteur qui en faisaient depuis huit jours le plus grand éloge. Le 9 mai 1829, Sa Majesté alla le voir et dit à l'artiste : « Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis content, vous le voyez assez. » Le lendemain dimanche l'exposition publique commença.

M. Gérard et M. Delaval.

Tous les Français sont également admissibles aux bonnes places dans les salles d'exposition du Louvre.

CHARTE CONSTITUTIONNELLE DES ARTS. *Droit public des Artistes, art.* 3.

M. DELAVAL a fait aussi un tableau du Sacre ; c'est le *Serment de la Charte*. Le sujet est très-bien choisi ; mais l'auteur a trop présumé de ses forces : l'ouvrage n'est pas bon. Le public en a porté ce jugement, et l'administration avant le public. L'administration a eu tort. Le tableau avait été, judicieusement ou non, commandé par l'ancien ministre de l'intérieur ; il était fait, et l'auteur n'a pu l'exposer au Louvre. Pourquoi cela ? le Louvre n'est-il pas pour tous les peintres ? ce qu'on a fait pour M. Gérard, il n'y avait pas de raisons pour qu'on ne le fît pas pour M. Delaval.

Ce peintre a été obligé de montrer son ouvrage à l'Hôtel-de-Ville. La préférence faite à M. le baron Gérard est de mauvais goût. C'est un privilége qu'a depuis long-temps l'auteur de l'*Entrée d'Henri IV* d'occuper, seul et sans partage, le Grand-Salon pendant les intervalles des sessions de l'école ; je veux qu'il justifie cette dérogation à l'usage ; mais à sa place je n'userais pas de l'heureuse prérogative. Il y a une égalité dans les arts, contre laquelle il ne faut rien entreprendre. Les ouvrages des maîtres n'arrivent au Louvre qu'après leur mort ; M. Gérard a le privilége d'y voir les siens de son vivant ; c'est trop d'obligeance de la part de M. le vicomte de La Rochefoucauld.

Le tableau de M. Delaval pouvait trouver sa place au Grand-Salon tout aussi bien que celui de M. Gérard ; il y aurait fait une figure telle qu'elle ; mais l'artiste n'aurait pas eu à se plaindre. Le Louvre est un établissement national, et aucune faveur ne devrait y admettre ce peintre plutôt que cet autre. Dans la question du tableau du Sacre, c'est le sujet qui a ouvert les portes du palais à M. Gérard ; et M. Delaval les a vu se fermer sur lui ! En voilà assez sur une chose de principe qu'on a tout-à-fait oubliée.

L'œuvre de M. Gérard est à la place occupée

naguère par le tableau d'Henri IV ; il y restera jusqu'à ce qu'on ait arrangé une salle particulière où ces deux grands morceaux seront exposés en regard. En attendant, les curieux font foule au salon carré ; c'est là que l'admiration épuise ses formules.

Venite, adoremus.

L'enseigne fait la chalandise.
LA FONTAINE. *Les Devineresses.*

On se meurt de plaisir.
— De mille doux frissons vous vous sentez saisir.
— Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.
MOLIÈRE. *Les Femmes savantes.*

UN MARQUIS.

Dieu! que cela est imposant!

UN VICOMTE.

Dieu! que cela est éblouissant!

UNE DUCHESSE.

C'est magnifique!

UN CRITIQUE.

Gérard n'a rien fait de plus beau, Messieurs, je vous en donne ma parole.

UN AMATEUR.

Jamais personne n'a rien fait d'aussi beau, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je le soutiens aussi, parbleu! Ils sont dans les arts une foule d'ignorans qui se croient en concurrence de talent avec M. le baron Gérard; cela fait pitié.

LA DUCHESSE.

Que ces diamans des coiffures de nos princesses font bon effet! comme ils jettent de beaux feux! on dirait des pierres véritables; on voit bien que ce n'est pas du strass.

LE VICOMTE.

Ce que j'admire le plus, après les deux profils qui s'embrassent, c'est la pose de M. le chancelier d'Ambray.

LE MARQUIS.

Il est sûr que le chancelier est fort bien, mais j'aime mieux M. le duc d'Uzès.

LE CRITIQUE.

Certes, M. le duc d'Uzès est superbe. Eh bien! Monsieur, il y a des gens qui ont eu le front d'en plaisanter. J'ai entendu dire qu'il avait l'air de se retourner pour donner un coup de bâton au chancelier, et que c'était, en charge, la scène de Polichinel avec le Commissaire.

LE VICOMTE.

C'est quelque révolutionnaire qui aura trouvé cette méchante parodie.

L'AMATEUR.

Ou quelque peintre jaloux, car ils conspirent tous contre le succès de M. Gérard.

LE MARQUIS.

Si vous écoutez toutes les impertinences de ce genre qu'on débitera devant le tableau, vous aurez bien du mauvais sang à vous faire. Vous voyez cette tribune si éclatante, si lumineuse, où les princesses figurent dans tout l'appareil de leur costume de cérémonie; n'ai-je pas entendu dire que cela ressemble à la montre d'un coiffeur!

LA DUCHESSE.

C'est une horreur! On n'a de respect pour rien. Mais ces gens si difficiles, que diront-ils de ces velours? Ne sont-ils pas admirables?

UN MARCHAND BRODEUR.

C'est moi qui ai brodé le manteau vert de M. de Lauriston, et je vous assure qu'il est impossible de voir un portrait plus ressemblant que celui-ci. Etoffe, paillettes, cannetilles et passé, tout est parfait dans cette peinture.

LA DUCHESSE.

Et les tapis! on jurerait que c'est de la laine. Le grand peintre que ce M. Gérard!

LE VICOMTE.

Il est impayable aussi pour les cristaux des lustres et la lumière des bougies!

LE MARQUIS.

Il est inimitable pour tout! Voyez ce garde de la manche, M. le chevalier de Serré, c'est vrai comme les beaux modèles de cire de Westminster quand ils sont tout neufs. La nature ne peut être mieux imitée. Aussi comme tous ces tableaux d'alentour sont éclipsés par celui de M. Gérard!

LA DUCHESSE.

Certes, il n'est pas maladroit, le cher baron, il faut l'avouer! Il a choisi son voisinage avec assez de coquetterie... De véritables croûtes! Qu'est-ce que ce portrait d'évêque que voilà à gauche, si noir, si triste? C'est de quelque barbouilleur du temps de Henri IV.

LE VICOMTE.

Probablement.

LE CRITIQUE.

Je vous demande bien pardon; c'est de Lesueur.

L'AMATEUR.

Vous voulez dire de Lebrun?

LE CRITIQUE.

Je vous assure que c'est de Lesueur; c'est un portrait de Fénelon. J'écris sur cette partie depuis dix ans, j'ai vu beaucoup de peinture, je crois m'y connaître et je maintiens mon dire.

L'AMATEUR.

Je crois m'y connaître aussi, Monsieur; j'ai un cabinet assez beau, et la manière de Lebrun m'est familière au point que je ne puis m'y tromper.

UN GARÇON DU MUSÉE.

Pardon, Messieurs; parlez un peu moins haut, s'il vous plaît; vous dérangez tout le monde.

LE CRITIQUE.

Voulez-vous vous en rapporter à cet homme qui sait son Louvre par cœur.

L'AMATEUR.

Eh bien! soit. (*Au garçon de salle.*) Mon ami, qu'est-ce, s'il vous plaît, que ce portrait sous le n° 247?

LE GARÇON.

Bossuet, par Hyacinthe Rigaud.

LE CRITIQUE.

C'est singulier!

L'AMATEUR.

C'est bien étonnant! j'aurais parié pour Lebrun.

LA DUCHESSE.

Ce portrait est assez grossièrement fait. Voyez la différence entre ce Bossuet et le cardinal de Clermont-Tonnerre de M. Gérard. Le rochet de M. Rigaud, comme l'appelle ce valet, est-il comparable pour la finesse de la mousseline et des broderies à celui de Monseigneur de Toulouse ou de M. le duc de La Fare? Les dentelles de M. Gérard sont-elles délicates! on dirait vraiment de ces découpures de papier si fines qui nous viennent de Verdun avec les dragées.

LE VICOMTE.

Il est vrai que c'est prodigieux!

LE MARQUIS.

Quant aux têtes, il n'y a rien en tout ceci qui les vaille. Voyez ces *Noces de Cana* de je ne sais pas qui, est-ce assez dur et noir!

LE VICOMTE.

Ils ont tous l'air de nègres ou de mulâtres. Les personnages de M. Gérard sont bien différens! Comme ils sont frais!

LA DUCHESSE.

Et roses!... c'est tout-à-fait appétissant!

L'AMATEUR.

Ce sont des figures humaines, celles-là! Voilà la mollesse de la chair!

LA DUCHESSE.

Et le teint de gens de bonne compagnie! Les princes, on ne les connaîtrait pas, qu'à la blancheur de leur peau on devinerait qui ils sont, tandis que tous ces gens attablés me font l'effet de paysans hâlés par le soleil. M. Gérard est l'homme par excellence pour ces détails de convenance et de goût.

LE CRITIQUE.

Et puis c'est un coloriste si fin! On ne voit pas dans son tableau de ces grandes plaques d'ombre qui mettent les jambes des personnages de Paul Véronèse dans une cave. Tout est clair. Un torrent de lumière inonde la scène; il n'y a point de ces vigueurs calculées que nous appelons repoussoirs et qui ne sont pas dans la nature.

LE MARQUIS.

J'aime assez pourtant ces oppositions; elles portent à l'effet; mais je conçois très-bien que Gérard ne les ait pas recherchées.

LE CRITIQUE.

C'est une immense difficulté vaincue, où l'on voit le grand maître.

LE MARQUIS.

D'ailleurs, personne ne veut être repoussoir dans un tableau d'étiquette; on veut paraître tout entier, avec ses cordons, ses broderies, ses bas de soie et toute sa physionomie. Je sais bien que pour moi, s'il me fallait être dans l'ombre, j'aimerais beaucoup mieux ne pas figurer du tout. Ici, tout le monde doit être content; c'est ce qu'avait à chercher le peintre dans la composition de son ouvrage; il y a fort bien réussi. Je donnerais cent louis pour être à la place du duc d'Aumont.

LE VICOMTE.

J'en donnerais mille, si j'avais touché ce qui me revient de l'indemnité des colons.

LA DUCHESSE.

Il n'y a pas de femmes sur le devant du tableau, cela attriste un peu la cérémonie.

UNE FEMME DE L'EMPIRE.

Madame a bien raison; dans le tableau du Sacre de l'Empereur....

LA DUCHESSE.

Fi! Madame, l'Empereur!... ici!... vous ne pourriez pas dire Buonaparte?

LA DAME DE L'EMPIRE.

Je dis par habitude, Madame, comme nous

disions, vous et moi, à Notre-Dame, le 11 frimaire an XIII.

LA DUCHESSE.

Vieux style, Madame!

LA DAME DE L'EMPIRE.

Eh! Madame, nous ne sommes plus jeunes. Nous l'étions alors, et nous figurions au Sacre de Bonaparte. Je portais la quèue du manteau d'une des princesses du sang impérial; ce que vous aviez beaucoup sollicité, sous prétexte que votre nom était plus monarchique que le mien. Je suis dans le tableau de David, et j'ai tout-à-fait votre opinion sur l'agrément que la présence de quelques femmes ajoute à la représentation d'une cérémonie assez froide en elle-même.

LE MARQUIS.

Ah! Duchesse, je ne savais pas que vous aviez été au sacre de l'usurpateur.

LA DUCHESSE.

Il le fallait bien, Marquis. Nous nous rapprochions du Souverain, non pas au moins par rapport à lui, mais pour consacrer le principe de la monarchie. C'était de l'opposition aux idées républicaines... Mais nous ne sommes pas ici pour faire de la politique; parlons de peinture. Nous

avons eu l'absolution de nos péchés, il ne faut plus nous en souvenir.

LE VICOMTE.

Très-bien dit. Ce qui est passé est passé. Une chose ne passera pas, c'est le tableau de Gérard; il est immortel. Ce n'est pas comme ce grand barbouillage tout noir de monsieur..... au diable son nom! je ne puis jamais me le rappeler.

L'AMATEUR.

Géricault, monsieur le vicomte.

LA DUCHESSE.

Le Radeau de la Méduse, pouah! l'horreur! le cœur soulève rien que d'y songer. Des hommes laids et sales, des convulsions, des grimaces affreuses... peut-on exposer des choses semblables? et puis, c'est faux. Où avez-vous vu des figures machurées comme celles-là? c'est du mélodrame tout pur; le Sacre de M. le baron Gérard, c'est de l'histoire. Cela vivra et dans cinquante ans personne ne saura le nom de monsieur.... Géricault. Jamais il ne serait devenu baron, celui-là. Ce n'est pas en peignant de pareilles atrocités qu'on se fait bien venir des gens comme il faut. C'était un romantique, ce monsieur?

LE CRITIQUE.

Oui, Madame, un extravagant; il avait la ma-

nie de faire des chevaux de charrettes ! pas une pensée délicate et de bon goût ; l'étude d'une nature bourgeoise. On a voulu lui faire une espèce de réputation ; mais j'y ai mis bon ordre, je vous assure.

LE MARQUIS.

Vous avez du crédit sur l'opinion, Monsieur ; faites-en un bon usage : louez *le Sacre*, et l'on vous en saura gré. A la Cour, nous en sommes tous enchantés. M. Gérard sera probablement fait comte, et vous voyez quelle gloire rejaillira sur les critiques qui auront exalté le mérite de l'artiste, appelé à de si hautes récompenses. Pensez-y. Me feriez-vous l'honneur de me dire votre nom ?

LE CRITIQUE.

Comment donc ! bien volontiers. (*Il cherche dans son porte-feuille.*) Voilà ma carte, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Adieu ! mon cher, on ne vous oubliera pas.

Extase.

Musique intérieure, ineffable harmonie,
Harpes, que j'entendais résonner dans les airs
Comme un écho lointain des célestes concerts,
Pendant qu'il en est temps, pendant qu'il vibre encore,
Venez, venez bercer ce cœur qui vous implore.

A. DE LAMARTINE.

Je restai seule, en proie à mes nouveaux transports.

Mlle DELPHINE GAY. *La Vision.*

On la traita de visionnaire et d'extravagante.

VIES DES SAINTS. *Histoire de sainte Thérèse.*

Vous ne la réveilleriez pas. Elle est dans cet état d'*extase* que la médecine moderne reconnaît être le produit de l'*exaltation morale ;* touchez-la, elle est tout-à-fait insensible, et voyez la bizarrerie de l'heureux mal dont elle est saisie ! elle jouit de la liberté entière de ses mouvemens et de toute l'intégrité de ses fonctions intellectuelles [1] !

[1] M. BERTRAND, docteur médecin, *de l'Insensibilité dans l'Extase*, articles fort curieux insérés dans les n. 37, 38, 41 du *Globe*, t. VIII.

Observez bien ; son sourire et la vivacité de son regard annoncent la joie ; elle trépigne, se tord les bras, parle bas, vite et avec chaleur. Elle s'asseoit, et bientôt vous la verrez se lever pour se rasseoir encore.

Vous la croiriez folle, elle n'est qu'enthousiaste. L'admiration est sa monomanie. Ce n'est pas qu'elle admire tout, tant s'en faut ; ses convulsions ne lui prennent que devant les tableaux du baron Gérard, ou lorsqu'on lui parle du baron Gérard.

Si l'illustre peintre apprend jamais qu'il a l'honneur de faire sur l'esprit de cette femme une pareille impression, certes il devra être tout fier. Qu'une jeune fille se passionne, s'éprenne de tendresse pour l'artiste qui fit sainte Thérèse si bien amoureuse, on le comprend ; mais une vieille demoiselle ! cela est extraordinaire, et l'amour-propre d'auteur doit en être cent fois plus flatté que de tout autre triomphe.

C'est l'art qu'elle aime, c'est le talent qu'elle apprécie, c'est le génie qu'elle comprend ! Gérard est le symbole de sa foi ; elle croit en lui, tout-puissant, créateur de *Corinne* et de *Psyché*. Si on lui parle Raphaël, elle répond Gérard ; elle prêche Gérard, comme saint Jean prêchait dans le désert le seul guide, le seul maître, le seul



Dieu; que la critique effleure l'épiderme délicat de son héros, elle pleure, combat, prie ou se fâche : il n'y a pas d'avocat comme elle, il n'y a pas d'ami plus dévoué.

Elle s'approche du tableau et le salue ; que va-t-elle faire?... la voilà à genoux ; elle parle haut ; écoutons :

CANTIQUE.

« Gloire à Gérard qui est baron et premier peintre du Roi ! Qu'importe qu'il soit baron? il est Gérard ! Qu'importe qu'il soit premier peintre du Roi? il est le roi des premiers peintres !

» Il a surpassé tous ses rivaux et fait oublier ses maîtres. Les insensés ont dit qu'il n'a que du talent et de l'esprit, il a du génie.

» Gloire à Gérard, etc.

» Il a fait *Bélisaire ;* David aussi a fait *Bélisaire.* C'est David qui a de l'esprit dans ce sujet ; Gérard a du génie.

» Gloire à Gérard, etc.

» Il a fait *Psyché* et *les Trois Ages*, qui défient Corrège et Poussin; il a fait *Ossian* et il a vaincu Girodet; il a fait *la Bataille d'Austerlitz*, et il a vaincu le peintre de *Jaffa*, d'*Aboukir* et de *Nazareth*. Gros et Girodet avaient du talent; Gérard a du génie.

» Gloire à Gérard, etc.

» Alexandre-le-Grand posa devant Apelle, Alexandre-le-Magnanime posa devant Gérard; François Ier de France vint à l'atelier de Titien; François II d'Autriche vint à l'atelier de Gérard; Frédéric-Guillaume III de Prusse honora de la même faveur cet homme de génie.

» Gloire à Gérard, etc.

» *Corinne* était le plus beau des titres de Gérard à la gloire, quand *Daphnis et Chloé* n'existaient pas; il créa *Philippe V* et il se vainquit lui-même. *Philippe V* était une merveille qu'on ne devait pas dépasser: *Sainte Thérèse* sortit de son pinceau, armée de tous ses charmes et de toutes ses perfections, et ce chef-d'œuvre fit oublier tous les chefs-d'œuvre du génie.

» Gloire à Gérard, etc.

» Il avait fait *Sainte Thérèse* que Châteaubriand a vantée; il pouvait se reposer : il a fait *le Sacre! le Sacre* est sublime, plus que les ouvrages que j'ai rappelés, et avec eux *l'Entrée d'Henri IV*, où tout est grâce, finesse et génie.

» Gloire à Gérard, qui est baron et premier peintre du Roi! Qu'importe qu'il soit baron? il est GÉRARD! Qu'importe qu'il soit premier peintre du Roi? il est le roi des premiers peintres! »

Elle a fini son panégyrique... Aidez-la à se relever... Elle fait la révérence et s'en va, heureuse comme une sainte femme qui a visité le Calvaire, et récité, sans le comprendre, le chant de *la Sulamite*. Ne riez pas; ce fanatisme est admirable.

Les Personnages.

J'aime mieux, pour orner le bandeau qui me ceint,
Un grand nom qui surgit, qu'un vieux nom qui s'éteint.

A. DE LAMARTINE. *Chant du Sacre.*

Si le Roi m'avait assez méconnu pour me commander, au lieu d'un tableau national, une galerie généalogique ou un cartel de blason, j'eusse remercié Sa Majesté de cet honneur, et je me serais démis de ma charge en faveur de M. d'Hozier.

LA VICOMTESSE DE CHAMILLY. *Scènes contemporaines. — Le Tableau du Sacre.*

UN BOURGEOIS.

Vous aurez beau dire, c'est un tableau de Cour. Je ne vois pas là apparence de peuple.

UN DUC.

Et que vouliez-vous qu'il y fît, s'il vous plaît, votre peuple? Sa place n'est pas auprès du trône.

LE BOURGEOIS.

Parbleu, si fait:... Est-ce que vous n'êtes pas du peuple, Monsieur?

LE DUC.

Non, Monsieur, non; j'ai l'honneur d'être duc, et j'ai charge aux écuries.

LE BOURGEOIS.

Moi, je suis un simple citoyen, et je vous avoue que je suis scandalisé de voir que M. Gérard n'ait pas pensé à mettre quelques simples citoyens comme moi dans la représentation du sacre.

LE DUC.

Mais, mon cher Monsieur, ce n'était pas possible. Le baron Gérard faisait un ouvrage monumental, historique, et il n'y a rien de monumental dans une réunion de bourgeois. L'histoire de toutes les pompes monarchiques, c'est M. le grand-maître qui la prépare; un programme a été dressé par M. le marquis de Dreux-Brézé, et le peintre a dû s'y conformer.

LE BOURGEOIS.

Il fallait qu'il mentît.

LE DUC.

Un peintre historiographe suivant la Cour ne peut mentir.

LE BOURGEOIS.

Certes, j'en aurais pris la licence, moi, au risque de déplaire à quelques courtisans!

LE DUC.

Vous n'auriez pas eu le moindre succès.

LE BOURGEOIS.

Au contraire, j'aurais obtenu peut-être un succès populaire. J'aurais voulu faire un tableau national.

LE DUC.

National et populaire ! il semble qu'ils ont tout dit quand ils ont dit cela !...

LE BOURGEOIS.

De peur de déplaire au peuple, M. Gérard n'a pas voulu donner au clergé le premier rôle dans son ouvrage ; mais il n'a pas voulu non plus satisfaire le peuple, de peur de déplaire au clergé et aux hommes de votre classe ; alors il a fait une chose toute d'étiquette. J'aurais pris un bien autre parti ! Je n'aurais pas voulu vous exclure de la composition, parce que vos beaux habits de velours dorés font très-bien dans la foule ; mais je vous aurais relégués au second rang. Voyons en effet quel instant l'artiste a voulu rendre ? N'est-ce pas celui où le Roi, intrônisé, recueille les témoignages de respect et d'amour des Français ? Alors le cérémonial est suspendu ; le Roi est à la nation : un instant auparavant il était au clergé et à sa Cour. C'était donc au milieu de la nation qu'il

fallait le mettre ; il est seulement au milieu des officiers de sa maison. Je cherche un député et je n'en vois point. Que M. le marquis de Rochemore soit là, parce qu'en sa qualité de maître des cérémonies, il a donné, à un certain moment, les bottines de velours violet que M. Talleyrand a chaussées au Roi, c'est bien ; mais devant lui je voudrais un des représentans des départemens.

LE DUC.

Devant lui, Monsieur? et le droit des préséances !

LE BOURGEOIS.

C'est avec l'observation rigoureuse de ces droits qu'on fait des choses froides et sans intérêt. A la place de M. le duc d'Aumont, à qui, par parenthèse, le peintre a donné une pose de théâtre, pour rappeler sans doute que monseigneur le premier gentilhomme fut vice-roi de l'Opéra-Comique ; à sa place, dis-je, j'aurais mis un de nos industriels célèbres.

LE DUC.

Un industriel ! mais, mon cher Monsieur, vous blasphémez ; un industriel n'a pas rang parmi nous autres.

LE BOURGEOIS.

C'est possible, mais il a rang en France, et je

suppose toujours le Roi au milieu de la France. Pourquoi à la place de M. le duc d'Uzès, qui agite le bâton fleurdelisé du grand-maître, ne verrait-on pas un savant renommé, un homme de lettres recommandable, un artiste fameux, un de ces négocians qui ont des noms européens, ou tout autre citoyen des classes intéressantes de la société?

LE DUC.

Je vous en demande bien pardon, mais cela n'aurait pas le sens commun. M. d'Uzès est indispensable où il est, et ni un astronome, ni un sculpteur, ne pourrait montrer à l'assistance le bâton du grand-maître de France.

LE BOURGEOIS.

Eh! Monsieur, on se passerait fort bien de cet épisode, qui n'ajoute rien de touchant à la cérémonie. Si j'avais été M. Gérard, j'aurais assis sur ce tabouret mon camarade Gros; j'aurais repoussé un peu plus loin MM. d'Aumont, de Latour-Maubourg, d'Avaray, de Dreux-Brézé, de Cossé et de Talleyrand, et je les aurais subordonnés de taille et d'importance à des hommes comme MM. de Châteaubriand, Biot, Cuvier, Thénard, Lamartine, Dupin, Casimir Perrier, Royer-Col-

lard, Laîné, etc. Vous entendez maintenant clairement ma pensée?

LE DUC.

Très-bien; mais M. le baron Gérard a fait dans votre sentiment autant qu'il pouvait faire. Il a donné aux premières catégories de l'ordre social un relief qui leur était dû; et il n'a point oublié le peuple. Suivez le dénombrement que je vais vous faire. Deux cardinaux, l'archevêque officiant, un autre prélat à l'autel, et un petit enfant de chœur, ce n'est pas trop pour le clergé? MM. de Talleyrand, d'Aumont et de Latour-Maubourg, voilà pour la chambre du Roi. M. d'Avaray représente la garde-robe; M. de Cossé, l'hôtel; M. de Polignac, les écuries; M. de Lauriston, la vénerie; MM. de Dreux-Brézé, de Saint-Félix et de Rochemore sont là pour les cérémonies; MM. de Crussol, d'Havré, de Fitz-James, de Mortemart, de Maillé, de Rivière; les maréchaux de Bellune, de Trévise, de Dalmatie et de Conégliano, figurent l'armée; M. d'Ambray, c'est la justice; M. de Boisgelin, c'est la Chambre des pairs....

LE BOURGEOIS.

Mais la Chambre des députés?

LE DUC.

Au coin, à droite, la voilà toute dans la personne de M. le vicomte Sosthènes de La Rochefoucault.

LE BOURGEOIS.

Ce n'est peut-être pas celui que j'aurais choisi pour représenter le peuple.... Mais les arts?

LE DUC.

Parbleu, M. le vicomte Sosthènes de La Rochefoucault!

LE BOURGEOIS.

Et les sciences?

LE DUC.

M. le vicomte Sosthènes de La Rochefoucault!

LE BOURGEOIS.

A ce compte, il est aussi le délégué des lettres.

LE DUC.

Certainement, directeur du département des Beaux-Arts, il est le représentant naturel de la peinture, de la musique, de la littérature et de tout ce qui s'y rattache.

LE BOURGEOIS.

Oui, comme un conseil-général l'est des contribuables; un maire, de sa commune; et certain député, des électeurs qui l'ont nommé. Je n'avais pas compris d'abord pourquoi M. le vicomte de

La Rochefoucault était de la fête préférablement à d'autres dignitaires et à tous les ministres; je croyais que M. Gérard ne l'avait admis que par courtoisie ou par déférence pour sa position d'administrateur des arts à la maison du Roi; mais je vois combien il est nécessaire à l'ensemble de la représentation! Il est comme ces grandes utilités de théâtre qui ont plusieurs rôles dans une pièce; c'est le maître Jacques du tableau du Sacre. Pour tant d'emplois, il est bien peu en évidence; il devrait foisonner, et M. Gérard l'a réduit à la tête; à peine le découvre-t-on derrière un rempart de maréchaux; ce bastion....

LE DUC.

Ne le défend pas bien contre les épigrammes, à ce qu'il me semble. M. Gérard aura cru lui rendre un service en lui faisant boucher sans prétention un trou dans sa composition, et vous allez l'y déterrer.

LE BOURGEOIS.

Je ne l'avais pas remarqué, je vous jure; et je l'aurais laissé se hausser péniblement sur ses orteils pour se montrer au-dessus du vainqueur de Fleurus, si vous ne m'aviez dit qu'il faisait le personnage du peuple dans ce drame classique. J'ai voulu voir alors, et j'ai trouvé que la partie dé-

mocratique de la nation tenait bien peu de place ici, et que les lettres et les arts avaient un drôle d'air dans ce cul-de-sac, où l'aristocratie et l'étiquette les ont relégués.

LE DUC.

En somme, le tableau ne vous plaît pas beaucoup, n'est-ce pas?

LE BOURGEOIS.

Par la raison qu'il doit trop vous plaire.

LE DUC.

Celui de M. Delaval vous convenait mieux?

LE BOURGEOIS.

Oui, parce qu'il vous convient moins. Il y a un peu de peuple chez lui; ici, point. M. le baron Gérard a fait comme M. Dreux-Brézé, le jour de l'ouverture des États-Généraux de 1789, il a laissé le Tiers à la porte.

M. le Duc d'Aumont.

Car le duc, à cause de sa charge de premier gentilhomme de la chambre, avait la surintendance de tous les divertissemens.
BUSSY-RABUTIN. *Histoire amoureuse des Gaules.*

Vous demandez pourquoi il est là, M. d'Aumont? c'est parce qu'il est M. le Premier de la chambre, et qu'il fait auprès du Roi sa charge de gentilhomme. Il vous semble qu'une place aux plans reculés du tableau aurait suffi à cette dignité, et que les devans auraient dû être réservés aux hommes véritablement célèbres!... Mais M. le duc d'Aumont est véritablement célèbre de son chef et du chef de ses aïeux. C'est une tradition monarchique, que sa gloire; ouvrez l'histoire, et vous verrez. Un d'Aumont était premier gentilhomme de la chambre de Louis XIV; le fils d'icelui était premier gentilhomme de la chambre de Louis XV; M. le Duc actuel, héritier des ti-

tres et du mérite de ses pères, est premier gentilhomme de la chambre de Charles X. La naissance n'est point une chimère; on conçoit très-bien qu'elle donne des droits, et il n'y a que les gens de mauvais goût et de rien qui se révoltent contre une idée aussi raisonnable. Un d'Aumont succède à un d'Aumont, tout aussi naturellement que Charlemagne à Pepin-le-Bref.

J'ai beaucoup entendu discuter cette légitimité dans les emplois de cour; on ne veut pas que les Cérémonies soient de droit la possession de l'héritier des Dreux-Brézé, ou la Panneterie celle des Cossé-Brissac; pourquoi cela? D'abord il n'y a aucun inconvénient à ce que ce soit ainsi; ensuite n'y a-t-il pas pour chaque profession une éducation spéciale? Votre père vous destinait au génie, il vous a envoyé à l'École-Polytechnique; le mien voulait que je fusse marin; il pria l'amiral Decrès de m'envoyer à Brest sur un vaisseau (car alors on élevait les marins sur les vaisseaux; depuis on les a élevés sur une montatagne[1]): vous seriez un très-mauvais gentilhomme de la chambre, et je vous assure que je serais fort empêché s'il me fallait diriger les céré-

[1] A l'École d'Angoulême.

monies ou le gobelet. M. de Cossé, né dans la bouche, et M. d'Aumont, dans la chambre, ont apporté, en venant au monde, des dispositions pour leurs places, et on les a élevés *ad hoc;* vos mathématiques et mes études de manœuvres nautiques ne serviraient à rien à ces fonctionnaires qui doivent connaître avant tout les traditions et les usages. Il faut que chacun fasse son métier : le gentilhomme héréditaire doit donner la chemise au Roi, quand il ne se trouve, au lever, ni prince du sang, ni premier chambellan pour la présenter à Sa Majesté; Alexandre, fils de Philippe, doit travailler à la conquête du monde.

Et puis vous croyez que c'est une chose facile que d'être gentilhomme de la chambre, ou maître de la garde-robe, ou maître-d'hôtel, ou aide des cérémonies! Je parie que le général Curial trouve cent fois plus aisé de commander la garde impériale en Prusse, que de suivre à la lettre le cérémonial du lavement des mains aux Tuileries. Avez-vous idée de ce qu'il fallait savoir jadis et de ce qu'il faut savoir encore, quoique l'étiquette soit peut-être moins impérieuse qu'avant la révolution, pour remplir en bon serviteur la place de Premier de la chambre? Cela vous paraît tout simple; eh bien! détrompez-vous. L'intelligence

la plus déliée, une excessive bonne grâce dans l'exercice des fonctions, une mémoire imperturbable pour tout ce qui est des devoirs de sa charge, un amour presque jaloux des prérogatives attachées au titre qu'on possède; voilà quelques-unes des qualités éminentes dont un premier gentilhomme de la chambre doit être pourvu; elles ne lui sont pas moins indispensables que le génie au premier peintre. Voir les choses en grand et saisir tous les petits détails; avoir le talent de l'administrateur, le noble orgueil du duc et pair, et l'abnégation de volonté du pauvre diable à gages qui sert princes, hommes de qualité, bourgeois ou vilains; pensez-vous que le premier venu ait dans sa nature cette réunion de mérites sans lesquels on peut être un excellent officier, un jurisconsulte profond, un habile ministre, mais point un homme supérieur dans la chambre du Roi.

Ayez une tête faible, et vous verrez ce que vous ferez entre les menus plaisirs, les réceptions et l'argenterie ! N'ayez pas un goût délicat et mêlez-vous de commander, pour Sa Majesté, « les premiers habits de deuil, tous les habits de masques, bals et comédies ! » Ayez de la superbe au cœur, et arrangez-vous de la toilette

et des jours de médecine du Monarque! Manquez un peu de fermeté, et tâchez de lutter contre les prétentions des valets de garde-robe qui voudront ôter, à qui l'a justement acquise, la prérogative de déchausser et débotter le Roi du pied droit, quand ils ne le doivent débotter et déchausser que du pied gauche!

Pour moi, j'en deviendrais fou. Aussi, je suis en admiration devant très-haut et très-puissant seigneur Louis-Marie d'Aumont de Rochebaron, duc d'Aumont, qui, sous le prince le plus formaliste, ne fit jamais une faute. Le lendemain de son mariage, je crois, il était de service à Versailles, auprès de Louis XIV, et les préoccupations de son amour pour mademoiselle de La Mothe ne purent le distraire de ses devoirs, ce dont le Grand Roi lui sut un gré infini. A sa place qui n'eût fait mille sottises? Lui, c'était un esprit étonnant! il connaissait à fond son service et tous les cas ardus de l'étiquette. Il surveillait pages, huissiers, valets, porte-manteaux, porte-arquebuses, barbiers, tapissiers, horlogers, garçons et porteurs de la chambre, capitaine des levrettes et levriers, oiseaux de la chambre et du cabinet, musiciens, chirurgiens, apothicaires, empeseur-cravatier et palmier ordinaire de

Sa Majesté ; il dirigeait tout, mettait chacun à sa place, et, par sa rare activité, sa sévérité dans l'exécution des ordres qu'il donnait pour le bien de la monarchie, concourait à l'illustration immortelle d'un siècle que Racine, Corneille, Molière, La Fontaine, Mignard, Lebrun et quelques autres, tâchaient d'honorer à leur manière. Ce fut aussi un maître homme que le fils de ce duc d'Aumont ! Comment la France aurait-elle pu se montrer ingrate à l'égard du descendant de ces grands citoyens? Elle ne l'a pas été. La révolution et l'empire avaient ajourné la récompense ; mais tout est rentré dans l'ordre : M. le duc d'Aumont est lieutenant-général comme Vendôme, Kléber et Gérard ; duc comme Oudinot ; pair comme Châteaubriand ; cordon bleu comme un maréchal qui a remporté dix victoires ; gouverneur d'une division militaire, résident comme tant d'évêques qui ont séjour à la Cour et jamais en leur diocèse. Je sous-entends les simples croix et les titres secondaires dont est décoré M. le général d'Aumont ; ce sont les petits rayons de l'auréole éblouissante qui entoure sa tête.

Et à propos de sa tête, vous supposez que M. Gérard l'a peinte telle qu'elle est ; point. Dans ce beau seigneur, qui rappelle un peu par sa pose

fière le Mirabeau que David fit si puissant, si énergique au *Serment du jeu de paume*, je ne reconnais ni les traits, ni la tournure de celui que j'ai vu présider un sénat de comédiens, pendant les jours malheureux de l'antique royaume de Feydeau. M. Gérard, usant, trop peut-être, de son droit de poëte, a rêvé un gentilhomme de la chambre comme Phidias rêvait un Jupiter. C'est un duc d'Aumont classique qu'il a fait; leste, élégant, enthousiaste, presque jeune; le duc d'Aumont romantique, j'entends le véritable, le naturel, est vieux, court, lourd; je ne dois pas ajouter laid, quoiqu'il ne soit plus joli; parce que *laid* ne se dit ni d'une femme, ni d'un gentilhomme, et que je ne veux pas être moins poli envers un personnage d'importance, que ne l'a été M. Gérard.

La seule chose que le peintre n'ait point historiée dans l'ensemble de M. le duc d'Aumont, c'est sa perruque; il l'a montrée comme elle est, peignée avec art, et d'un vermillon qui ne pâlit point devant celui des robes de messieurs les cardinaux de Clermont-Tonnerre et de La Fare. Cela est hardi; et j'avoue que je m'attendais à une vérité moins crue. Le pinceau de M. Gérard a été cette fois très-sincère. Il est fâcheux qu'il soit de-

venu plus flatteur quand il a animé les yeux et le reste du visage de M. le premier gentilhomme ; j'aurais voulu le portrait d'un vieillard bon, calme et naïf; je trouve la figure vive, preste, ardente, d'un ieune éventé de la Régence.

La Composition.

Toutes ces positions académiques, contraintes, apprêtées, arrangées....

DIDEROT. *Essai sur la Peinture.*

Mais de la royauté le faste s'y déploie.

Mme AMABLE TASTU. *Les Oiseaux du Sacre.*

UN VIEILLARD.

Pourquoi ne suis-je pas tenté de crier : *Vive le Roi!* avec M. le duc de Polignac? Pourquoi, au contraire, suis-je prêt à me jeter aux genoux de ce Christ que tant de gens implorent ou remercient? C'est qu'il y a de la grandeur dans la scène de Jouvenet[1], et qu'il n'y en a point dans celle de M. Gérard.

UN ÉLÈVE DE PEINTURE.

Comment, pas de grandeur! Mais cet ensemble me paraît tout-à-fait majestueux.

LE VIEILLARD.

Rien ne me touche, rien ne m'émeut, rien

[1] *La Résurrection de Lazare* exposée dans le Grand-Salon.

n'impose à mon esprit ou ne sollicite mon cœur; je reste froid devant tous ces acteurs qui s'agitent, parce que je vois qu'ils s'agitent pour que je ne reste pas froid.

L'ÉLÈVE.

Voilà qui est fort injuste, car l'effort ne se trahit nulle part dans le tableau. L'arrangeur habile se reconnaît à chaque pas dans cette vaste composition.

LE VIEILLARD.

Justement, l'arrangeur se reconnaît. Je sais que M. Gérard a arrangé, je vois qu'il n'a pas cédé à une inspiration soudaine. Il est éloquent ici, comme était mon pauvre ami Fontanes, qui n'eut jamais l'art de me donner une sensation un peu forte. Voyez, jeune homme : le maréchal Moncey brandit l'épée royale; M. le duc d'Uzès se lève, en montrant à l'assistance son bâton à fleurs de lis; M. le duc d'Aumont nous regarde, et, allongeant son bras droit vers le trône, il veut nous dire : Contemplez ce digne spectacle; M. de Latour-Maubourg secoue son chapeau empanaché; M. de Cossé en fait autant en nous engageant à l'imiter; le maréchal Jourdan rit devant nous; son camarade Mortier sourit; M. de Lauriston et M. Soult sourient aussi; M. de Tal-

leyrand s'apprête à sourire; M. de Dreux-Brézé paraît joyeux; M. de Clermont-Tonnerre, emporté par son enthousiasme, marche au trône en retroussant sa soutane; M. de La Fare, resté assis, dit au grand-veneur : Dieu, que c'est touchant! La joie est générale; eh bien! tout cela vous transporte-t-il, dites-moi?

L'ÉLÈVE.

Je trouve ces personnages bien groupés, les lignes de leurs mouvemens heureuses, les....

LE VIEILLARD.

Je ne dis pas le contraire; mais encore une fois vous sentez-vous transporté?

L'ÉLÈVE.

Pensez donc, Monsieur, que c'est un tableau d'apparat, et qu'il a fallu tout le talent de M. Gérard pour donner autant d'action et de chaleur qu'il y en a, à un sujet...

LE VIEILLARD.

Qu'allez-vous dire? Ce père qui embrasse son fils; ce Roi qui communique une part de la royauté sainte qu'il vient de recevoir à l'héritier de sa couronne; ces parens qui jouissent du bonheur de leur parent; ces amis qui entourent le prince qu'ils ont affectionné dans l'exil et qu'ils voient si heureux dans toutes les splendeurs d'une fête

monarchique, ces serviteurs dévoués, ces citoyens de tous les rangs, de toutes les classes criant ensemble le *vivat in æternum!* c'est un sujet froid! Non, mon ami, il y a là tous les élémens d'une scène touchante; mais pour cela il ne faudra pas faire le Roi en profil, donnant un baiser de cérémonie au profil de son fils; il ne faudra pas que M. le duc d'Orléans ait une grosse figure indifférente; que le duc de Rivière, qui dut pleurer de joie, relève à peine ses lèvres pour marquer de la satisfaction; que MM. d'Aumont, Soult, Lauriston et d'Uzès fassent de la pantomime calculée; que M. d'Ambray ait l'air de battre tranquillement la mesure du chant que M. l'archevêque de Reims psalmodie en descendant les marches du trône; enfin que la plupart des personnages, au lieu de regarder ce qui se passe auprès du Roi, se retournent vers nous pour faire juger de la ressemblance de leurs images. Il faudra qu'il y ait du monde, beaucoup de monde, peuple et gentilshommes; qu'on se presse, qu'on se parle; car on a bien des choses à se dire entre citoyens, après le serment de la Charte, après le mariage du Roi avec la nation. Ces grands mouvemens ne sont pas stériles pour la peinture.

L'ÉLÈVE.

Mais ils sont malaisés à rendre.

LE VIEILLARD.

Il y faut moins d'esprit et plus de sensibilité; il faut rompre avec l'étiquette et se laisser aller à son cœur. M. Gérard a montré dans *l'Entrée d'Henri IV* qu'il pouvait bien composer une scène du sacre de Charles X; mais le programme qu'il n'a pas osé déchirer l'a glacé; il s'est donné beaucoup de peine pour être noble, majestueux, intéressant, et tout son art n'a abouti qu'à trouver des lignes agréablement cadencées, de petites masses peu dramatiques, quelques figures d'un assez bon mouvement, et une belle ordonnance d'architecture pour soutenir le groupe principal. Et puis le tableau manque totalement d'effet.

L'ÉLÈVE.

Il y a un grand parti de lumière, et M. Gérard devait espérer qu'on lui tiendrait compte de ses efforts, pour triompher des difficultés qu'il avait courageusement abordées.

LE VIEILLARD.

Je lui tiens compte de tout ce qu'il voudra, mais je ne suis pas satisfait. Tout éblouit mes yeux, et je ne puis les reposer sur aucune partie du tableau; je suis obligé de chercher le héros de

la cérémonie dans ce brillant tapage de blanc, de rouge, de vert et de bleu; une ombre officieuse, jetée sur les maréchaux et tout ce qui est sur le même plan jusqu'au duc d'Aumont, les aurait fait ressortir naturellement; M. Gérard a préféré une égale répartition de la lumière, et cette diffusion a tout perdu. Par elle, la grandeur a disparu, et, ce qui n'est pas moins fâcheux, la solidité. Trouvez-vous qu'il y ait une figure passablement ferme?

L'ÉLÈVE.

Celle du Chancelier.

LE VIEILLARD.

Elle est lourde, molle, d'un caractère commun. M. Gérard a craint la sécheresse, la dureté; il est tombé dans les défauts contraires. Tous ses personnages sont soufflés et diaphanes. Vous passeriez au travers de ses cardinaux. Avez-vous vu ceux de Rubens dans le *Couronnement de la Reine?* Quelle tournure et quelle couleur! Retournez-vous, voyez *Les Nôces de Cana;* il y a de la lumière dans cette grande scène, mais il y a des ombres aussi. Chaque figure est à sa place, autrement encore que par sa taille; et les têtes! ce ne sont pas des faces de bois ou de

carton, recouvertes d'une couche uniforme de blanc rosé, reflété de gris et de vert !...

L'ÉLÈVE.

Vous êtes d'une rigueur!... M. Gérard n'est pas un très-grand coloriste, mais....

LE VIEILLARD.

Jeune homme, vous n'êtes pas libre; vous étudiez la peinture, et vous avez une carrière à parcourir. Moi, j'ai fini la mienne, je n'ai besoin de personne, et je puis être véridique. Non, cela n'est pas bon, et je voudrais seulement que ce fût médiocre comme le *Philippe V* ou comme ce portrait du Roi de M. Gérard[1]. Mon opinion n'importe à personne et je puis la dire tout haut; la vôtre vous importe et vous la ménagez; vous avez peut-être raison, mais assurément je n'ai pas tort. Je serais fâché de vous compromettre davantage, je m'en vais, adieu. (*Bas et en s'approchant de l'oreille de l'Élève.*) N'imitez jamais cette manière; il n'y a dans ce tableau qu'une chose à copier; ce n'est ni une main, ni une jambe, ni une tête, c'est le tapis qui est fort bien fait. Etudiez les maîtres qui ont de la largeur dans le talent et la conception; tenez, ce n'est pas un Rubens ou un Véronèse

[1] Exposé dans un des angles du Salon.

que M. Hersent, eh bien! il y a dix fois plus de grande peinture dans le petit *Gustave Vasa* que dans les trente pieds du Sacre de M. Gérard. Le faste de la royauté se déploie ici au milieu de l'or, de l'hermine et des velours; la majesté du pouvoir royal, je la retrouve dans le tableau de l'abdication du monarque suédois.

L'ÉLÈVE *bas au Vieillard.*

Ne me trahissez pas.... je suis tout-à-fait de votre avis, chut!

Les trente-trois Jambes.

Et ne pouvait qu'avecque peine
Souffrir ses jambes de fuseaux.

. . . .

Mes pieds ne me font point d'honneur.

LA FONTAINE. *Le Cerf se voyant dans l'eau.*

Comptez bien : trois, cinq, neuf, dix, treize, dix-sept, vingt-un, vingt-trois, vingt-cinq, vingt-neuf, trente, trente-trois. Elles sont trente-trois, et tout cela ne fait pas deux paires! Jeunes, vieux, gras ou maigres ont les mêmes supports : appelez cela des jambes, parce que ce qui s'attache au genou sous la cuisse est une jambe; je n'y connais pas de nom, quant à moi.

Un bonnetier comparait ces poteaux grêles aux cartons moulés qui servent d'embouchoirs à ses bas de soie; un paysagiste disait que la réunion de ces troncs blancs ressemblait à un jeune taillis de bouleaux; un enfant y voyait des quilles; une

dame voulait bien y reconnaître des jambes de femmes : elles ne sont ni de femmes, ni d'hommes, mais de mannequins bourrés de laine. C'est l'ouvrier de Giroux [1], qui est le dieu créateur de ces machines sans organisation, sans mouvement possible.

Le peintre des *Trois Ages* sait dessiner les jambes ; il sait qu'il y a des muscles sur les os, et que chez un vieillard ces muscles n'ont pas la même forme que chez un adulte ; pourquoi le peintre du *Sacre* ne l'a-t-il pas consulté ? Mais ce n'est pas M. Gérard qui a peint ces jambes ; soyez-en sûr ; il les aurait indiquées avec plus de talent. C'est quelque commençant de son atelier qui se sera mis à brosser en bas, pendant que le maître expédiait les têtes ; le jeune garçon aura pris une jambe de la grande poupée à ressorts ; il l'aura copiée et recommencée ensuite trente-deux fois, comme les enfans qui apprennent à écrire font des *bâtons* jusqu'à ce qu'ils aient rempli leur page.

M. Gérard, s'il n'avait pas le temps de s'en occuper, ne pouvait-il donner la surintendance de

[1] Marchand de couleurs, rue du Coq, qui loue des mannequins aux artistes.

cette partie à la plus habile de ces élèves ? Les jambes ont assez d'importance dans un tableau pour être faites par quelqu'un qui soit au-dessus des premiers élémens. C'est une négligence incroyable de la part d'un artiste si soigneux dans tout ce qu'il fait ; mais il n'aura pas eu le temps d'y retoucher, pressé comme il était par la nécessité de produire son ouvrage qu'il improvisait depuis quatre ans. Certes, s'il avait eu seulement deux jours de plus, il aurait recommencé les jambes de ce garde de la manche dont vous voyez à la fois le visage et le dos ; ce sont deux jambes droites ou deux jambes gauches, je ne sais lequel, et je vous défie de me le dire. M. Gérard les aurait rendues à leurs véritables places, en remettant en dehors ce que l'apprenti a mis en dedans, et en dedans ce qu'il a mis en dehors. Les jambes de M. le chevalier de Serré me rappellent les reliques d'un saint que j'ai vues en Bretagne : le bienheureux avait deux fémurs droits, par la maladresse d'un fossoyeur qui ne se connaissait pas en anatomie.

Les Costumes.

Où tant d'or se relève en bosse.
MOLIÈRE.

Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
LA FONTAINE.

C'est Napoléon qui a imaginé ces travestissemens bizarres. Il ne crut pas que l'habit bleu aux larges revers en pointes, au collet rabattu, aux basques longues et carrées, convînt aux grands dignitaires de la monarchie impériale : Murat, Lannes, Davoust, Kellermann, Soult, et lui, Bonaparte, étaient admirables dans ce frac républicain, ceinturonné de rouge; l'Italie l'avait dit, l'Égypte et l'Allemagne aussi; les glaces des Tuileries lui conseillèrent de le répudier. Il décréta le cérémonial ancien, et composa un costume gênant comme l'étiquette, et comme elle ridicule. A la culotte de peau du colonel des guides il substitua le pantalon de tricot de soie blanche; le sou lier de satin remplaça la botte cavalière; la tuni

que de velours ou de taffetas fit honte au drap grossier de la veste militaire; on échangea la bonne épée de Lodi, des Pyramides et de Marengo contre une épée de théâtre, le chapeau au court plumet contre la toque à la François Ier, et le long manteau du bivouac contre le mantelet de Crispin. Dentelles, crépines, rubans, broderies, clinquans de toute espèce, eurent les grandes entrées au château, et, les jours de cérémonies, l'épaulette noircie par la fumée du canon n'osa plus se montrer.

On jeta dans le nouveau moule le comte de Ségur et le citoyen Bernadotte; Dieu sait la figure que le soldat fit à côté de l'homme de la vieille Cour! Ceux qui avaient quitté la poudre parce qu'elle était aristocrate en l'an III, prirent la bourse en l'an XIII, pour mieux ressembler aux courtisans de 1780. Ce fut à qui aurait le plus vite les grâces des siècles passés; Vestris et Beaupré ouvrirent des classes où l'on apprenait à marcher, à saluer, à porter le satin doré, et l'on y alla pour plaire à l'empereur de la république, sauf à courir plus tard au feu, pour se réhabiliter avec la nation et avec soi-même..

En 1814, la Charte, consacrant tous les droits, reconnut ceux du costume. Le costume a été res-

pecté; les ministres n'avaient pas intérêt à le modifier!

Depuis 1804, il y a eu deux nations dans la nation, aux sacres, aux mariages, aux baptêmes, aux ouvertures des corps-législatifs; toutes deux ont un costume laid, incommode et sans caractère; mais l'une est dans son habit ordinaire et l'autre se déguise. L'habit à l'anglaise ou à la russe, le pantalon cosaque, le gilet ouvert, la cravate haute, le chapeau rond, la botte préservée par le drap ou le nankin du pantalon, composent une assemblée désagréable, mais au moins sans prétention. Affublés d'un pourpoint qui n'est ni celui de Charles-Quint, ni celui de Henri IV, les grands-officiers de la couronne, les fonctionnaires de la maison du Roi ont l'air de ces acteurs de province qui, ne pouvant avoir des habits d'une forme exacte, s'arrangent pour jouer le Cid, Bayard, Châteaubriand ou Henri VIII, avec des parties de vêtement empruntées à toutes les époques. Qu'ils sont mal à leur aise là-dedans! c'est un plaisir de les voir s'accrochant partout, faisant de la grâce et de la noblesse sous des velours qui les écrasent, et posant comme les modèles de Curtius!

Comment pourraient-ils être autrement? Mais

aussi pourquoi les contraindre à se mettre à la gêne? Pourquoi les vêtir contrairement à leurs habitudes et à nos mœurs? M. de Lauriston était un bel officier à pied ou à cheval; l'habit militaire lui allait très-bien; on lui mit celui de grand-veneur, et il perdit toute la dignité de sa prestance. M. Gérard a été obligé de le poétiser pour le faire passablement beau et élégant. M. le duc d'Uzès est un vieillard respectable; vous l'avez vu cent fois à l'orchestre du Vaudeville, et jamais vous n'avez pensé à vous informer de ce qu'il pouvait être sous l'écorce rouge que lui a donnée le costumier de la Cour. La redingote et le pantalon plébéiens lui siéent tout aussi bien qu'à un autre; mais l'habit de grand-maître de France ne lui va pas du tout; aussi n'est-ce pas la nature de M. le duc d'Uzès que nous avons dans le tableau de M. Gérard, mais celle de l'homme de bois, au derme de tricot rose, qui a fait dans l'atelier le duc d'Uzès, le duc d'Aumont, le prince de Talleyrand, et qui, au premier besoin, fera un évêque, un général ou un orateur.

Il est fâcheux que dans les tableaux historiques, comme celui du Sacre, on ne s'applique pas à nous donner un peu la nature des personnages représentés; tous nous apparaissent

avec les mêmes formes. Nous n'avons que des demi-portraits; car les habitudes de corps, qui sont aussi pour quelque chose dans les ressemblances, on nous les donne rarement. J'aime cent fois mieux le portrait que M. Delaroche fit, en 1824, de Monseigneur le Dauphin, à la tranchée du Trocadéro, que ces figures à tournure dessinées d'après l'Apollon ou le Bacchus. Il était naïf et vraiment historique; ce qu'on nous offre dans la plupart des tableaux d'apparat est faux et guindé. Je sais des peintres qui n'oseraient pas faire le feu marquis Letourneur bossu, et M. de Talleyrand boiteux, parce que la claudication et la gibbosité ne sont pas dans la catégorie des défauts que le pinceau classique peut rendre sans s'abaisser; ils redresseront les tailles, égaliseront les jambes, et tous leurs personnages, passés sous la même toise, seront comme les soldats d'une compagnie d'élite. Esope ne convient pas à la dignité de leur crayon, et ils auront toujours soin de mettre sous une draperie ou dans un nuage la cuisse mutilée de Vulcain. M. Gérard a dissimulé le pied blessé de M. le grand-chambellan, mais il a appuyé Son Altesse sur une canne. Cette béquille, qui donne au prince de Périgord un peu de l'allure d'Asmodée, pouvait

être un accessoire déplaisant pour Monseigneur, le peintre s'en est douté, et là encore son adresse l'a tiré d'embarras : il a mis bien vite une canne à la main de M. de Dreux-Brézé, conciliant ainsi ce qu'il devait à la vérité avec ce que pouvait exiger la susceptibilité coquette de son modèle.

L'habit théâtral des courtisans fait avec l'habit militaire un contraste fâcheux ; M. le baron Gérard n'a pu tout-à-fait éviter leur rencontre, mais il a caché autant qu'il a pu le moins pittoresque des deux vêtemens. MM. de Rivière, de Crussol, de Mortemart, de Fitz-James et de Maillé, sont là pour dater le tableau ; grâce à eux, on sait qu'il s'agit d'un fait contemporain. Ils ne sont point mêlés avec les autres, et cette séparation, comme la différence de leur costume, les fait ressembler un peu à ces spectateurs dépossédés par M. de Lauraguais, des places qu'ils avaient, sur le théâtre, pendant la comédie.

La Couleur.

Vrai, c'est un de mes étonnemens, que vous, Monsieur, qui, à voir, semblez homme bien né, bien *éduqué*, fait pour être quelque chose dans le monde (car enfin qui vous empêchait de devenir baron comme un autre?); honorablement employé dans la police, les douanes, geôlier ou gendarme, vous tiendriez un rang, feriez une figure.... Non, je n'en reviens pas; un homme comme vous s'avilir, s'abaisser jusqu'à faire des pamphlets! ne rougissez-vous point!

PAUL-LOUIS COURIER. *Pamphlet des Pamphlets.*

Ma, per dio, l'utilita!

FIGARO.

LA MARQUISE DE ***.

Que ces couleurs sont belles, Monsieur!

LE MARQUIS.

Y a-t-il rien de trop beau pour peindre des gens comme nous?

LA MARQUISE.

Elles ont dû coûter bien cher?

UN ÉPICIER-DROGUISTE.

J'en vends, rue des Lombards, et je pourrais

vous donner un devis approximatif.... Le cobalt est hors de prix; nous avons du blanc à trente francs la vessie, et, ici, il n'y en a pas mal comme vous voyez.... Cependant, on dit que le tableau nous reviendra à cent mille francs, et je crois que, si j'avais à régler le compte des dépenses, je rabattrais ben cinquante pour cent sur le tout.

LE MARQUIS.

Mais, mon cher Monsieur, croyez-vous que ce soit seulement pour les couleurs que le Roi donnera cent mille francs à M. Gérard?

L'ÉPICIER.

Ah! oui, il y a le travail et le temps. Voyons, ça peut avoir trente-six pieds sur quinze; à vue d'œil, soixante journées de deux hommes doivent suffire; ainsi en les mettant l'une dans l'autre à...

LA MARQUISE.

Eh! Monsieur, est-ce que le talent d'un artiste s'estime à l'heure et à la toise? Le génie ne se paie pas ainsi.

L'ÉPICIER.

Je sais ben, Madame, que le génie ne se paie pas comme le badigeonnage; mais il y a génie et génie, selon mon gros bon sens. Le génie à cent mille francs, ça doit être de la première qualité; dites-moi, M. Gérard est donc dans ces prix-là?

LA MARQUISE.

Certainement, Monsieur.

L'ÉPICIER.

Et celui qui a fait cette scène de naufrage en était-il aussi?

LA MARQUISE.

Non, sans doute; il n'y a qu'à regarder les deux ouvrages pour voir la différence; l'un était un homme sans mérite, l'autre est le premier peintre du Roi.

L'ÉPICIER.

Alors, voilà que je n'y comprends plus rien; j'aime beaucoup mieux le Radeau que le Sacre, et je me suis laissé dire dans les temps que le Radeau avait été vendu bon marché.

LE MARQUIS.

Vous n'entendez pas ces choses-là, mon cher. On donnera à M. le baron Gérard cent mille francs, plus ou moins, un grand cordon rouge ou bleu, et le titre de comte, je suppose; ce ne sera pas trop.

L'ÉPICIER.

Bon, bon! je commence à entendre. C'est parce qu'il a peint la Cour et qu'il a le génie qu'il faut pour peindre la Cour. Aurait-il fait le Radeau, M. Gérard?

LA MARQUISE.

J'espère bien que non. Des gens qui, sous prétexte qu'ils ont été malheureux en mer et abandonnés par leur capitaine, viennent faire un bruit d'enfer à Paris, écrivent des brochures, crient dans les journaux contre le ministre et demandent la mise en jugement du capitaine, qui était un fort bon gentilhomme; ce sont de beaux modèles pour un peintre qui se respecte un peu!

L'ÉPICIER.

Leur malheur était un sujet admirable, selon mon cœur d'épicier.

LA MARQUISE.

Selon mon cœur de marquise, le bonheur du Sacre était un sujet bien autrement touchant.

L'ÉPICIER.

Je ne savais pas que le *Radeau de la Méduse* fût un tableau d'opposition.

LA MARQUISE.

De la plus scandaleuse encore, et par-dessus le marché un ouvrage détestable.

L'ÉPICIER.

Il est vrai qu'il n'y a pas là-dedans des dames à panaches, et de beaux messieurs blanchis à la pâte d'amande.

LA MARQUISE.

Faites le railleur, M. le bourgeois! c'est joli! Vous n'aimez pas la Cour, je vois cela, et voilà pourquoi le tableau de M. le baron Gérard ne vous paraît pas bon.

L'ÉPICIER.

Doucement, Madame, je ne dis point qu'il n'est pas bon, parce que je n'en sais rien; je ne me connais pas en peinture de cette espèce et je ne juge point. Si ce tableau me faisait plaisir, je vous le dirais... Tel que vous me voyez, j'étais au Sacre et fort bien placé dans une tribune. Au moment où le Roi a embrassé le Dauphin, c'était un effet superbe. Il fallait voir le mouvement, l'enthousiasme, la vie qu'il y avait autour du trône! Ça m'avait produit de l'impression; ici, votre serviteur très-humble, rien du tout. Je ne demanderais pas mieux que d'être attendri, et je ne le suis pas. Je n'étais point sur le radeau de la Méduse, mais en voyant ces figures effrayantes, cette souffrance partout, cet abattement d'un côté, cet espoir de l'autre, je parierais que les choses devaient être ainsi. Elle est vraie, cette scène-là! l'autre est peut-être ben un peu vraie aussi, parce que je retrouve à leur place d'étiquette les personnages qui étaient dans l'église de Reims; mais cette vérité,

je voudrais vous faire sentir pourquoi elle n'est point pénétrante; je me comprends, mais je ne peux pas m'exprimer comme je voudrais... Tenez, cette vérité est fausse; la représentation m'ennuie et le Sacre m'avait intéressé.

LE MARQUIS.

Heureusement que ceci intéresse tout le monde, excepté Monsieur.

L'ÉPICIER.

Je ne vois pas cependant que tout ce monde qui regarde comme nous le tableau de M. Gérard ait l'air bien chaud!

LE MARQUIS.

C'est que l'opposition se fourre partout, et que son poison infecte les Parisiens.

L'ÉPICIER.

Eh! non, c'est que le tableau n'est pas bon pour le plus grand nombre.

LE MARQUIS.

Il y a tant d'ignorans!

L'ÉPICIER.

Est-ce qu'on ne doit pas peindre aussi un peu pour les ignorans? *L'Entrée d'Henri IV* m'a beaucoup plu; j'ai trouvé belle une *Mort du président Duranti* qui est au Conseil-d'État; j'ai admiré le *Pierre-le-Grand* de M. Steuben, et je crois que

tous les ignorans ont été de mon goût pour ces tableaux ; si les savans n'en sont pas, tant pis pour eux. (*Il s'éloigne avec l'air de mauvaise humeur.*)

LA MARQUISE.

Ce Monsieur s'en va fâché. Les gens du commun sont drôles ! ils voudraient avoir raison contre nous. Dans le tableau du Sacre, tout me plaît, le sujet, la composition et surtout les couleurs ; elles ont un éclat incroyable : je voudrais bien avoir une robe de ce velours vert si brillant.

LE MARQUIS.

Vous voudriez aussi que je fusse frais comme ce duc d'Aumont, n'est-ce pas ?

LA MARQUISE.

Oh ! mon dieu, non ; à votre âge ce serait ridicule.

LE MARQUIS.

Vous trouvez donc tous ces personnages ridicules, car ils sont tous de la même couleur ?

LA MARQUISE.

Je ne l'aurais pas dit devant cet épicier, mais...

UN CRITIQUE *l'interrompant.*

C'est mauvais, Madame, dites-le franchement ; c'est faux, essentiellement faux. Regardez autour de vous ; voyez ce vieillard, assis là-bas sur une banquette ; a-t-il la figure crayeuse de ce cardinal

dans la demi-teinte? Ce jeune homme, votre voisin, a-t-il quelque chose de commun avec les visages de M. de Dreux-Brézé, de M. Cossé et des autres du même âge? Trente têtes prises dans le pot au rose.... Uniformité de ton qui annonce l'impuissance et qu'on veut nous donner pour une délicatesse de goût. Ne croyez pas cela, Madame. Si M. Gérard fait ainsi, c'est qu'il ne peut faire autrement; il était gris, il a voulu devenir coloriste, et il est devenu ce que vous voyez qu'il est. C'est le succès de la jeune école qui l'a perdu; il a voulu changer sa manière, ce qui annonçait de la déférence pour le goût du siècle; mais il est tombé dans une manière plus défectueuse. Il était froid, poli, un peu sec; il s'est lâché, et le voilà môu. On cherche dans toutes ces figures son ancien style qui, sans être très-élevé, avait assez de pureté; on n'en retrouve plus que les défauts. En conscience, y a-t-il là une seule tête bien dessinée? Où sont les os? où est la peau? Je vois sur tous ces corps, pardonnez-moi la comparaison, des lanternes de corne dont la chandelle est allumée. M. Gérard a fait jadis un beau portrait du duc d'Orléans; ici ce prince est d'une mollesse disgracieuse. Dites-moi si vous connaissez quelque chose de moins noble, je

dirai même de plus mauvais que les deux profils du Roi et du Dauphin? Et cette couronne mise comme un bonnet de coton! et cette hermine qui a le ton et l'aspect d'une couche de plâtre! Les mains du cardinal de Clermont-Tonnerre, en avez-vous jamais vu de plus étrangement peintes? C'est de la décoration. Direz-vous qu'il ne faut pas trop finir les détails dans une grande page? Portez vos regards sur le tableau du Véronèse; voici une main, celle du premier des convives, à gauche; comparez. La forme en est belle, la couleur ferme et riche, l'étude consciencieuse. Celles que M. Gérard a faites sont noires, jaunes, grises et rougeâtres; les jointures y sont indiquées par des coups de brosse grossiers. Est-ce là ce qu'il faudra qu'on fasse copier aux élèves? Des velours bien peints, de belles broderies, un tapis superbe, et pas une tête! point de dessin et du rose partout!... Le rose! Gros y tombe aussi quelquefois; mais il n'abdique pas le modelé; son tableau de *Bacchus et Ariane* était trop rose; mais, malgré l'affectation peut-être involontaire de cette couleur, Ariane était charmante; sa poitrine et ses bras étaient d'une finesse et d'un dessin ravissans. Dans cent ans, cet ouvrage sera plus beau qu'il n'est aujourd'hui, parce qu'il aura

perdu une partie de ses tons laqueux; dans cent ans, le Sacre de M. Gérard sera jugé. On le verra tel qu'il est; dépouillé du prestige dont on l'environne, il sera classé parmi les productions du maître comme il convient qu'il soit : au dernier rang. *La Bataille d'Austerlitz* restera toujours une chose très-remarquable, sous beaucoup de rapports; c'est *le Cid* de son auteur; ce que vous voyez là en est *l'Agésilas*.

LE MARQUIS.

Nous vous avons laissé blasphémer et faire du pamphlet tout à votre aise, Monsieur; quelle verve de haine!

LE CRITIQUE.

Moi, de la haine! et pourquoi, grand Dieu! Je n'ai pas l'honneur de connaître M. le baron Gérard, je ne suis pas peintre; je me trouve donc dans cet heureux état d'indifférence qui laisse le jugement libre.

LE MARQUIS.

Critiquer un tableau de M. Gérard, et avec si peu de ménagemens!

LE CRITIQUE.

Et pourquoi donc plus de ménagemens pour M. Gérard que vous n'en mettiez tout à l'heure pour Géricault? Il semble en vérité que la pein-

ture de M. le premier peintre soit comme l'Évangile ; tout le monde lui lève son chapeau, et c'est à qui prendra des précautions pour en dire son avis ! On peut révoquer en doute l'infaillibilité du pape, mais celle de M. Gérard, c'est un *noli tangere* sacramentel. Sa peinture est légitime ; son pinceau est comme le sceptre du Roi !

LE MARQUIS.

Cela doit être, Monsieur ; et le jour où cela ne serait plus, tout deviendrait anarchie dans les arts.

LE CRITIQUE.

La critique ne perd jamais ses droits ; plus un homme est haut dans l'estime et l'admiration publiques, plus elle doit examiner de près ses ouvrages. M. Gérard fait un tableau ; on l'expose à part, au Louvre ; on l'entoure de toiles vertes pour l'isoler de toute peinture, et pour lui éviter les reflets ; et, parce que M. le directeur du Musée met cette coquetterie à l'exhibition de l'ouvrage, vite, on va criant partout que c'est un chef-d'œuvre ; on dit que c'est le meilleur morceau du maître, qu'il ajoutera beaucoup à sa gloire et à celle de l'école française ! La critique arrive alors, mesurant l'œuvre à la louange, et mettant les choses à leur place. N'est-ce pas ce qu'elle doit faire ? Elle a des préventions favora-

bles à combattre, il faut qu'elle s'arme de rigueur. Si des amis plus sages faisaient des éloges moins emphatiques, la critique serait disposée à plus d'indulgence. Sa sévérité n'est pas au surplus une affaire d'opposition ou d'amour-propre ; elle est un devoir. Quand vous dites que *le Sacre* est le plus bel ouvrage de M. Gérard, vous dites beaucoup ; vous dites aux jeunes gens qui commencent la peinture : « Voilà un modèle à suivre; c'est ainsi qu'il faut faire pour acquérir de la gloire, pour arriver à l'Institut, pour avoir des cordons et pour devenir baron. Allez copier cette grande et sublime étude, vous n'avez rien de mieux à choisir... » Vous trompez ainsi la jeunesse; la critique doit compter avec votre enthousiasme ; c'est ce que je viens de faire. Soyons dans le vrai; croyez-vous que si un élève peignait un tableau comme celui-là, M. Gérard lui adjugerait le prix de Rome ? Non, il faut qu'un tableau de prix soit bien dessiné, convenablement peint et vrai de couleur; ces qualités, les trouvez-vous dans *le Sacre*?

LA MARQUISE.

Celles-là et cinquante autres encore. Dénigrez, Monsieur, c'est votre métier; nous, nous admirons.

LE CRITIQUE.

C'est le vôtre.

Portrait de M. Gérard.

Du temps passé j'apporte des nouvelles.
DE BÉRANGER. *Le bon Vieillard.*

Le génie a partout des symboles sublimes.
V. HUGO. *Ode à M. de Châteaubriand.*

« J'ai lu cent vers d'*Irène*, et je retourne bien vite à *Œdipe* que je relirai tout entier. Lorsqu'on m'eut montré le dernier tableau de David, je dis : « Allons aux *Horaces* et à *Brutus*, » et je restai une heure en contemplation devant ces chefs-d'œuvre : c'est un plaisir de voir d'où un homme de talent est parti, c'est aussi une consolation quand on voit où il est arrivé.

» J'ai cherché ces jours derniers les premières traces que M. le baron Gérard laissa dans la carrière qu'il a parcourue avec tant de renommée; j'aurais voulu trouver ce 10 *Août*, que tous les contemporains de l'événement fameux consacré

par le crayon du jeune citoyen, m'ont dit être le plus bel ouvrage de l'auteur du *Sacre;* j'aurais voulu admirer cette composition pleine d'énergie et d'enthousiasme, tragique et comique à la fois, où le drame sérieux est d'un côté dans ce beau dessin [1], et une farce gargantualique de l'autre; ensemble puissamment romantique, empreint de la couleur impitoyable du temps, marqué du sceau d'un génie exalté, et si beau dans toutes ses parties, que David, jaloux de son élève, dit un jour : « Je donnerais la moitié de mon avenir pour avoir écrit cette page de notre histoire!

» Je n'ai pu admirer ce que la génération de 1792 admira; mais j'ai trouvé un précieux vestige de la première manière de notre auteur; c'est un portrait de M. Gérard fait par lui-même. Ce morceau est un des ornemens les plus curieux du cabinet de M. le docteur Larrey.

» Voici un calque de ce portrait; je ne puis vous le faire au crayon, je vous le donne à la plume :

» Gérard paraît âgé de dix-huit à vingt ans; il a les cheveux châtain-clair, bouclés et coupés à la Titus. On le voit en trois quarts, de gauche à

[1] Destiné à faire pendant au *Serment du Jeu de Paume* de David.

droite ; la joue du grand côté (la gauche) est dans la lumière. L'air de sa physionomie est singulier, on dirait qu'il boude comme ces enfans qui font les méchans, ou plutôt comme ces jeunes gens qui, pour se donner un peu de caractère dans de certaines occasions, refrognent systématiquement leurs visages. Il a le cou nu. Le col large de sa chemise est rabattu par-dessus une grosse cravate rouge quadrillée de blanc. Il n'a pas d'habit. Une veste grise sans manches couvre sa poitrine. Son bras droit, coupé à la saignée par le cadre du tableau, est dans une manche de toile. Sa main droite vient, à la hauteur de la bordure, retenir les plis d'un manteau jaunâtre dont il est drapé seulement par en bas. Une arme est à sa ceinture ; c'est un petit sabre ou un poignard dont le manche de fer tordu est surmonté d'un bel aiglon qui mord une chaînette faisant poignée.

» M. Gérard semble ne se plus souvenir de cet ouvrage, car il écrivait, le 2 août 1828, à quelqu'un de ma connaissance : « Je déclare n'avoir jamais » peint de portrait de moi ajusté tel qu'on le dit, et » celui qui paraît être chez M. Larrey, le seul que » j'aie fait, est de 1786. » En 86, les jeunes gens de seize ans ne portaient-ils pas la poudre? N'est-ce

pas plus de quatre ans après que la Titus fut à la mode? Jouait-on au Romain en 86? Je n'en sais rien. J'ai vu bien des portraits de cette époque, celui de Lekain est le seul où j'aie rencontré le poignard qui devint un accessoire assez commun dans la toilette de nos compatriotes en 92 et 93.

» Vous pensez bien que je n'attache aucune importance à ces détails d'époque; si je découvrais un portrait de Salvator-Rosa, fait au moment de la révolution de Naples, je ne m'étonnerais pas de voir l'artiste un pistolet au poing au lieu d'un pinceau. Les armes sont aussi défensives; mon grand-père portait l'épée, le dimanche, comme tous les bourgeois un peu riches; il ne la tira qu'une fois pour défendre ma jolie aïeule contre les attaques de quelques libertins de cour; c'était justement en 1786. Pourquoi un jeune artiste n'aurait-il pas porté une petite dague pour disputer sa maîtresse aux mousquetaires de Louis XVI?

» Dans l'oubli de M. Gérard, je ne vois rien que de tout simple; il avait fait une étude d'après nature, et, après l'avoir finie, il l'avait jetée dans un coin d'atelier, parmi les toiles qu'on regratte dix fois pour les faire servir à dix ébauches différentes. Heureusement elle a échappé à la des-

truction; c'est le hasard qui l'aura préservée, comme il a rendu le *Bélisaire* de David aux amis des arts [1]. Le Bélisaire servait, avec des toiles goudronnées, à recouvrir un chariot des bagages à l'armée d'Allemagne. Quelqu'un le reconnut, l'acheta, le fit réparer et le vendit à Lucien Bonaparte. Il avait été coupé un peu au-dessus de la tête de la servante à l'obole. Le portrait de M. Gérard était crevé, et je crois que c'est le propriétaire actuel qui l'a fait *rentoiler*.

» Je voudrais que vous pussiez le voir ! Vous jugeriez du talent qu'avait déjà son auteur ! Entre nous, la joue éclairée de cette figure si bien modelée, si vigoureuse, d'un ton si naturel, vaut beaucoup mieux que toute la longue peinture du Sacre. La main qui retient le manteau est d'un dessin pur et d'un coloris que vous ne trouverez point aux mains de M. le duc de La Fare.

» On m'a raconté une anecdote curieuse; je vous la dirai la première fois que nous nous rencontrerons et que nous serons en train de faire un peu d'histoire contemporaine. Le lieu de la scène

[1] Le tableau qui est à Paris n'est qu'une répétition en petit de celui dont il est question ici; elle a été exécutée presque entièrement par Girodet et M. Fabre, de Montpellier.

est le *Café des Cruches*, petite rue Saint-Louis; les acteurs sont, Gros, la veille de son départ pour Rome, et un de ses camarades qui venait lui faire ses adieux.

Amitié.

A. »

Cette lettre a été trouvée, le 19 mai 1829, dans le Grand-Salon du Louvre, sur la banquette placée au-dessous du *Portrait de Charles X*, peint par M. le baron Gérard. Elle est adressée à M. V. de Kraïlowski, artiste polonais.

La Figure sans nom.

C'est de beaucoup la meilleure, je crois ; elle est élégante, bien ajustée, et, si elle avait de jolies jambes et des cheveux plus naturels, on pourrait la louer sans restriction ; car il est bien entendu qu'il ne faut point parler du ton de la chair.

Quel personnage est celui-là? on ne le dit pas. Comment une si bonne place dans le tableau a-t-elle été donnée à un anonyme, quand M. le baron Gérard a eu tant de sollicitations? Il y a des gens qui auraient payé bien cher l'honneur de ce poste, à côté de M. le vicomte de Latour-Maubourg, et tout près de M. le Premier de la chambre! M. le cardinal duc de Clermont-Tonnerre n'est là que pour sa calotte et sa perruque blanche ; quel courtisan n'aurait voulu y être pour son oreille, sa joue et le bout de son nez!

Le peintre aurait pu mettre là un député, mais il n'a pas voulu égarer le mandataire de la nation parmi les favoris de la Cour... Manquait-il de fonc-

tionnaires pour faire groupe avec deux gentils-hommes? Le ministère n'a pas de représentant dans la scène de M. Gérard; puisque M. le baron était en train de faire un tableau impopulaire, pourquoi n'a-t-il pas profité de l'occasion pour mettre sur le premier plan un des conseillers de la couronne! L'embarras était peut-être dans le choix.

MM. de Villèle, Peyronnet, Corbière, de Damas, d'Hermopolis et Clermont-Tonnerre avaient un égal droit à cette faveur; auquel donner la préférence? M. de Peyronnet convenait peut-être le mieux à l'artiste pour l'élégance du corps et les grâces de la figure; mais ce n'était ni la figure, ni l'élégance du corps qu'il fallait consulter, c'était l'importance. L'honneur revenait donc à M. de Villèle, l'ame du ministère, la tête du système dont M. de Damas était le cœur, M. de Corbière le bras et M. de Peyronnet l'épée. M. de Villèle est petit, maigre et laid; il aurait fallu faire pour lui comme on a fait pour M. d'Aumont, et c'était trop de peine en 1828, puisqu'il n'était plus ministre.

M. de Martignac est arrivé au pouvoir: il était au sacre en sa qualité de ministre d'Etat; comment n'est-il pas ici? M. Gérard n'en a même pas

eu la pensée; quelque politique n'y aurait pas manqué; M. Gérard est au-dessus de ces petites combinaisons de flatterie.

Il est un homme à qui cette place semblait revenir de droit : c'est M. de Châteaubriand, le saint Jean précurseur de la Restauration. Monarchique et religieux, pair et écrivain constitutionnel, quand à ces titres qui en faisaient une figure d'histoire et de poésie pour le tableau du Sacre de Charles X, il n'aurait pas joint celui d'ami de M. le baron Gérard, il semble qu'on ne pouvait l'oublier. Sans doute le peintre aura songé à lui; mais qui sait si le grand-maître des cérémonies, premier auteur de la composition, n'aura pas effacé son nom du répertoire. M. de Châteaubriand n'est pas bien en Cour, et il aurait été aussi déplacé dans cette affaire que le peuple.

La figure sans nom est un champ clos ouvert aux prétentions de la haute noblesse; quiconque n'a pas dépassé quarante-cinq ans, a les cheveux noirs, et revêt un costume de velours bleu, les jours de fêtes, peut se voir dans ce personnage. Quelques querelles ont déjà eu lieu à ce sujet; c'est la pomme jetée aux vanités d'antichambres royales.

L'État de la France.

Odi profanum vulgus, et arceo.

Q. HORATIUS FLACCUS.

Il fallait, pour faire partie de ce chapitre, avoir seize quartiers de noblesse paternelle et maternelle.

LE PÈRE MÉNÉTRIER.

J'ai rencontré au Louvre un bibliophile de mes amis ; il était devant le tableau de M. Gérard, et paraissait absorbé dans des réflexions profondes. Je l'ai abordé : « Qu'avez-vous ? vous êtes triste.

— Je ne suis pas triste, mais je souffre... Voilà pourtant ce qu'on nous donne pour un ouvrage national ! voyez.

— Bon , c'est là ce qui vous afflige! que vous importe? il faut prendre le temps comme il vient et la peinture officielle pour ce qu'elle est.

— National ! national..... la nation n'est pour rien là-dedans.

— Elle y est au moins pour le paiement du tableau ; la part est assez glorieuse pour qu'elle ne se plaigne pas.

— Savez-vous ce que me rappelle cette grande pancarte aristocratique?

— Le Nobiliaire de France ou l'Almanach royal!

— Non, un vieux livre que vous ne connaissez point et qui s'appelle *L'État de la France*. L'Etat de la France ! sur ce titre vous croyez qu'il s'agit de l'état moral, politique, religieux, financier, industriel, commercial, intellectuel du royaume ; vous croyez que l'état des arts, des lettres et des sciences est scrupuleusement constaté ; qu'il est question de statistique, de législation, de mœurs ?

— Sans doute.

— Point du tout. Ouvrez le premier tome (il y en a six !) et vous lirez : *État de la France — grand aumonier*, *État de la France — grand pannetier*, *État de la France — écuyer tranchant*, *État de la France — bouche du Roi*, *État de la France — petit commun*, *État de la France — gentilshommes servans*, *État de la France — barbier*, *État de la France — porteurs de la chambre*, *État de la France — apothicaires*, *État de la France — lever et coucher du Roi*, *État de la France — ramoneurs, etc.*, et vingt *et*

cætera. Le Roi, la Cour, rien autre. Le cérémonial, la nomenclature des ayant-charges auprès de Sa Majesté, les réglemens pour le service du château, le montant des gages, et toutes autres choses aussi intéressantes pour la France, se trouvent dans cet ouvrage dont je vous laisse à deviner l'auteur.

— Un aide des cérémonies.

— Non.

— Un compilateur d'édits et de déclarations de nos rois pour les priviléges de leurs chapelains, porte-manteaux, valets de garde-robe, huissiers et porte-malles.

— Pas davantage. Le livre est des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur qui l'ont dédié à Louis XV, en 1749.

— Voilà un travail passablement mondain pour des religieux !

— Ils le regardaient comme une chose très-importante et n'engageant point leur salut. Leur épître au Roi est d'une flatterie naïve qui est fort risible; son début, que je n'ai jamais oublié, va vous paraître admirable si vous vous rappelez la petite énumération des sujets que je vous faisais à l'instant. « Le livre que nous avons l'honneur d'offrir à Votre Majesté, disent nos bénédictins, est un

» tableau simple, mais fidèle de *la grandeur de*
» *la France*, de *la puissance de son Roi*, de *sa*
» *gloire*, et nous osons le dire, du *bonheur des*
» *citoyens*. » Cette grandeur de la France, en voici un exemple : « En quelque endroit que soit posée la nef (c'est une pièce d'orfévrerie de la forme d'un navire où l'on enferme les serviettes qui doivent être présentées au Roi pendant son repas), toutes les personnes qui passent devant, même les princesses, lui doivent le salut, comme on le doit au lit du Roi quand on passe par la chambre de Sa Majesté. »

— Ainsi pour leur bonheur et pour la gloire de Louis XV, les citoyens saluaient les serviettes et les draps du Roi !

— Oui, et des gentilshommes trouvaient cela tout naturel, et des religieux écrivaient que là étaient la grandeur de l'État et la puissance du Monarque ! Si je vous disais toutes les sottises qui sont accumulées dans les six tomes de ce livre, vous ne voudriez pas croire que des hommes sensés aient consenti à les écrire ; et, pour vous citer un seul fait, comprenez-vous que, gravement et avec la plénitude de leur raison, des moines aient discuté une décision de Louis XIV, portant que : « Feront souche de noblesse, après

vingt ans d'exercice, les valets de chambre et porte-manteaux, et se pourront qualifier du titre d'Écuyer, pourvu qu'ils vivent noblement et qu'ils ne fassent aucun acte dérogeant à leurs fonctions?»

— J'étais d'abord tenté de rire, mais tant de niaiserie me fait honte maintenant. Des valets de chambre qui dérogeraient!...

Oui, ce qui serait fort préjudiciable à la gloire de la France.... Eh bien! mon cher, le livre eut beaucoup de vogue; on dit à la Cour que c'était un service rendu, et que les bons pères de Saint-Benoît avaient produit un ouvrage national. M. Gérard a fait comme les Bénédictins, et il a le même succès.

Les deux Sacres.

D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras.
DE BÉRANGER. *Le vieux Sergent.*

Qui porte ces drapeaux, signe heureux de nos Rois?
V. HUGO. *La Statue de Henri IV.*

1825.

Au moins, vous ne direz pas, ma sœur, que j'ai oublié vos dignitaires! Ils étaient tous au sacre de Charles X, et si votre prince Eugène n'avait pas fait le fier, s'il avait voulu accepter le titre et le rang de maréchal de France qu'on lui offrait, nous lui aurions donné à porter la queue du manteau royal.

1804.

La queue du manteau à Eugène Beauharnais!

1825.

Eh! ma sœur, la fonction est assez belle, je pense, pour qu'un homme, quelque illustre qu'il soit, s'en trouve honoré! M. le marquis de Lau-

riston, pair, maréchal de France et grand-veneur, n'y a pas répugné; il assistait MM. de Cossé et de Polignac.

1804.

Lauriston était marquis, maréchal, pair et grand-veneur?

1825.

Nous l'avions fait tout cela.

1804.

Je l'ai connu général de brigade et aide-de-camp de l'Empereur; c'est en cette double qualité qu'il assista à notre Sacre sur les marches du trône. Qu'est devenu Victor? il n'était alors que général de division.

1825.

Le voilà derrière le Roi, comme major-général de la garde royale.

1804.

Et Soult?

1825.

Ici, à droite, dans le cadre.

1804.

Quoi! celui qui pose en héros de mélodrame? Je ne le reconnais pas.

1825.

C'est qu'il n'est pas très-ressemblant. Il avait

été long-temps en froid avec la Cour ; on le craignait ; on voulait le punir d'une résistance imprudente ; on lui faisait désirer la pairie, et les honneurs de bienveillance qu'on accordait à tous ses camarades ; enfin il est rentré en grâce. Nous ne doutons pas plus maintenant de son dévouement que de sa piété ; et, pour lui faire voir quelle confiance nous avions en lui, à Reims nous lui avons remis le sceptre.

1804.

Au sacre de Napoléon, c'est le maréchal Pérignon qui portait le sceptre, Soult était maréchal et un des colonels-généraux de la garde impériale.

1825.

Voilà Moncey.

1804.

Il fait là ce que fit de mon temps notre bon Lefèvre. Ce pauvre Moncey ! si vous l'aviez vu au Sacre ! il portait une corbeille qui devait recevoir le manteau de l'Impératrice, et cet emploi lui donnait un air de page qui lui allait le plus drôlement du monde ! Je vous suis obligée de l'avoir mis dans une fonction plus héroïque. Talleyrand portait aussi une corbeille ; mais lui, l'épée l'aurait tout autant gêné que le corbillon gênait Moncey.

1825.

Le maréchal Mortier, que vous voyez à côté de Soult, a été dépositaire de la main de justice; le maréchal Jourdan a reçu la couronne pendant la communion du Roi.

1804.

Jourdan était dans le rang des maréchaux non fonctionnaires du Sacre; Mortier, colonel-général d'un des corps de la garde, marchait derrière Napoléon dans le cortége. C'est Kellermann qui portait la couronne; et Pérignon avait à la main le sceptre de Charlemagne.

1825.

Si je pouvais vous agrandir ce tableau, je vous montrerais Marmont, duc de Raguse.

1804.

Il était général de division et général en chef en Batavie.

1825.

Molitor que l'Espagne a fait maréchal de France.

1804.

Il était dans la nef de Notre-Dame, sur les gradins des généraux de division.

1825.

Oudinot, duc de Reggio, un des commandans de la garde.

1804.

Il vint du camp de Bruges, où il commandait la première division d'infanterie, et prit place non loin de Molitor.

1825.

Macdonald, duc de Tarente, chancelier de la Légion-d'Honneur et pair de France, comme tous ceux que je viens de vous nommer.

1804.

Le département du Cher l'avait député, à Paris; il était alors général de division.

1825.

Je pourrais vous montrer encore beaucoup de vos gens.

1804.

J'aurais pu vous en faire voir, le 2 décembre an XIII, bon nombre des vôtres aussi.

1825.

Ah! ne nous fâchons pas, ma sœur! les miens étaient dans leurs rôles; élevés au milieu des Cours, ils fêtaient l'homme qui les ramenait à leurs anciennes habitudes, tandis que vos républicains!...

1804.

Ils étaient bien gauches sous les oripeaux de l'empire, et je vois qu'ils n'ont pas gagné en bonne grâce. Leur tournure proteste toujours contre leur présence dans les solennités monarchiques. Il fallait les entendre jurer contre le cérémonial! Ils ont tous envoyé cent fois au diable ce spirituel Ségur qui s'amusait à leur faire faire des répétitions de théâtre pour les plier à l'étiquette impériale.

1825.

Oh! ils ne jurent pas maintenant; leur langage est poli, ils disent : Monseigneur! monsieur le duc! mon cher marquis! comme s'ils n'avaient jamais dit : citoyen! tout court; et, quant au successeur de M. de Ségur, ils vivent fort bien avec lui. Les répétitions du Sacre ont été longues, fatigantes; mais ils ont pris leur ennui en patience.

1804.

Comme autrefois,

Sans pain, pieds nus, sourds aux lâches alarmes,

ils prenaient en patience le temps qui séparait deux combats, le repos qui ajournait une victoire.

1825.

Nous avons adopté leur gloire et achevé leur fortune.

1804.

Nous avions adopté les noms de vos illustres gentilshommes.

1825.

Mais ils vous allaient mal.

1804.

Il est vrai que vous avez plus gagné à hériter de moi, que je n'avais gagné à hériter de notre sœur 1785.

1825.

Adieu, ma sœur, je vous remercie de votre bonne visite; allez dire à 1789 et à 1800 ce que vous avez vu de leurs enfans et des vôtres. Racontez-leur que vous avez rencontré la moitié du sacre de Bonaparte au sacre de Charles X.

1804.

Je fais une remarque. De tous ces personnages, il n'y en a ici que deux qui soient précisément dans les mêmes fonctions qu'au couronnement de Napoléon.

1825.

Et lesquels, ma sœur?

1804.

L'épée de Charlemagne et M. de Talleyrand.

Les Hérauts d'armes.

..... Sur des tréteaux le préfet des polices
Jetait au peuple des saucisses
Qu'un gendarme galant couvrait de papier gris.
ANONYME. *Parodie du Chant de Fête de Néron, par Victor Hugo.*

Il devait entourer le trône, on l'en a éloigné. On a voulu pourtant qu'il eût son rôle dans le drame, et il le remplit. Puisqu'on le laissait derrière la toile, il fallait l'y montrer grand, comme Voltaire a fait de Pompée ; on l'a rapetissé, au contraire, autant qu'on a pu. On devine qu'il est près de là parce qu'on voit des hérauts d'armes, semant l'argent et l'or à pleines mains, dans un espace où ne brille ni un panache, ni la crépine d'une hallebarde de la manche. Le peuple est sous cette pluie, qu'un autre appellera bienfaisante. Pourquoi ce vieil usage de jeter ainsi des pièces de

monnaie ou des médailles, a-t-il survécu aux temps où il était en harmonie avec les institutions et les mœurs? Ce n'est plus par une distribution de comestibles ou de jetons monétaires que peut éclater la libéralité d'un roi. Quand il n'y avait point de trésor public, et que l'impôt tombait dans l'épargne du souverain absolu, le prince était libéral s'il rendait quelque chose au peuple de ce qu'il en avait reçu, il était magnifique s'il lui donnait beaucoup. Aujourd'hui le Roi a d'autant plus de libéralité qu'il propose plus de bonnes lois, qu'il donne plus de libertés à la nation. Charles X, abolissant la censure avant son sacre, s'est montré cent fois plus magnifique que tous ses prédécesseurs qui avaient fait jeter aux vilains pour plusieurs mille francs de médailles; il pouvait donc supprimer cette partie humiliante de l'office des hérauts d'armes.

M. Gérard est trop entré dans l'esprit gothique de la cérémonie en gardant l'épisode des monnaies; celui des oiseaux rendus à leurs ailes au moment du *vive le Roi!* ne répugnait point à l'esprit du siècle, et j'aurais voulu que le peintre l'eût adopté. Il y avait moyen de disséminer les colombes et les moineaux dans les plans élevés de la composition; l'habileté de M. Gérard aurait

pu faire aisément de cet accessoire quelque chose de gracieux; comment ne l'a-t-il pas essayé? Comment n'a-t-il pas préféré le symbole de la liberté à celui de la servitude?

Encore si ces hérauts d'armes étaient de belles figures, largement faites, naturelles de mouvement, j'oublierais leurs fonctions pour ne voir que leur mérite pittoresque! Mais non, ils sont mesquins, secs, maniérés, froids de ton, layés. Je vois sous leurs dalmatiques de velours le poncif classique. Déshabillez ces deux messieurs, et dites-moi s'il ne vous restera pas la vieille Aurore et une de ses nymphes répandant avec leurs mains gracieusées des fleurs devant le char d'Apollon?

Le Grand Cordon.

Rien qu'un frêle ruban, un léger fil de soie.
SAINTE-BEUVE.

Il y a beaucoup de cordons dans le tableau du Sacre, il n'y en a pas assez, il en manque un. M. Gérard en a fait tort à un dignitaire qui s'est plaint de cet oubli désobligeant. Ce personnage a trois ou quatre grands cordons, peut-être plus, mais pas moins ; il les a bien gagnés, et voilà sans doute pourquoi il aime à s'en parer.

Il voulait que le peintre, en faisant son portrait, les lui mît tous sur la poitrine ; c'était impossible.

Il est de règle que les rubans d'une certaine couleur excluent les rubans d'une autre couleur, moins noble apparemment ; les artistes qui font de la peinture officielle, doivent savoir cela comme les valets de chambre du Roi savent que Sa Majesté a seule le droit d'avoir un bougeoir à

deux bobèches et par conséquent à deux bougies. M. le baron Gérard ne l'ignore pas ; il en fit l'observation à son modèle, moins fort que lui apparemment sur les cas réservés du cérémonial appliqué au costume, ou assez hardi pour se mettre au-dessus des usages.

Le modèle insista ; M. Gérard tint bon, et Monseigneur n'a pas son compte de grands cordons. Je voudrais pouvoir lui restituer celui qui lui manque, car c'est un homme excellent ; c'est aussi un des meilleurs officiers de l'armée ; il se comporta en toute rencontre comme un brave, sous l'empire comme dans le temps où une action d'éclat ne valait pas encore la croix, où une bataille gagnée ne valait pas un duché en Italie. Pourquoi ne plaindrait-on pas sa faiblesse? Elle est si innocente! un peu de pourpre ou d'azur l'aurait satisfait ; il faut être bien à cheval sur la coutume pour lui en refuser le contentement.

Prosopopée.

Tu seras roi!
SHAKSPEARE. *Macbeth.*

Chacun de tes revers pour ta gloire est compté.
Quand le sort t'a frappé, tu lui dois rendre grâce,
Toi qu'on voit à chaque disgrâce
Tomber plus haut encor que tu n'étais monté.
VICTOR HUGO. *Ode à M. de Châteaubriand.*

« Je suis La Vérité et je te proclame Grand!

» Tu n'as jamais mieux fait et nul n'eût pu faire mieux que toi.

» D'obscurs blasphémateurs poussent des clameurs stupides; que t'importe? poursuis le cours de tes triomphes; réponds-leur par un chef-d'œuvre nouveau.

» Ils osent dire que ton dessin est faible; dessine toujours de même; ils appellent courtisan ton pinceau qui n'a pas voulu peindre dans *le Sacre*

une tête plébéienne; ne le change point contre un pinceau populaire; ils prétendent que ton coloris est faux; sers-toi pour les confondre d'une palette encore plus brillante.

» La critique est sotte et jalouse; laisse-la débiter ses plaisanteries ou ses remarques injustes qui ont l'air équitables. Tu as trop de force pour te décourager, trop d'esprit pour t'irriter, trop de génie pour t'arrêter là. La France est ingrate! tu n'as pas besoin de son admiration. Elle ne te comprend pas, mais un petit nombre d'initiés te comprennent, et je suis le porte-voix de leur enthousiasme.

» On crie qu'*Austerlitz* valait mieux que ton dernier ouvrage; c'est le bonapartisme qui a inventé ce mensonge. *Austerlitz* ne te fit pas baron, *le Sacre* te fera comte.

» L'esprit de vertige s'est emparé du peuple; il n'a pas couronné ton tableau! On l'a perverti, on lui a fait voir de prétendus défauts que n'a pas ta peinture, il mérite donc que tu aies pour lui quelque indulgence. Use de bonté à son égard; tu l'as comblé de tes chefs-d'œuvre, dont chacun est un bienfait pour l'art et une gloire pour la France; il faut l'en accabler.

» Méprise les ignorans. Les ignorans sont ceux

qui te critiquent; les connaisseurs ceux qui te louent, les gens de bien ceux qui t'admirent, les vrais soutiens du bon goût ceux qui te récompensent.

» Tu es toute la peinture en France.

» Moi, je suis La Vérité. »

La voix se tut. Une femme avait parlé, j'étais curieux de la voir; je la poursuivis dans l'escalier et je l'atteignis à la porte du Louvre. Elle m'échappa bientôt, et tout ce que je pus remarquer, c'est qu'elle avait du rouge et un manteau de Cour.

Paris, le 23 mai 1829.



FIN.

TABLE.





